DISSERTATION SUR LA SATYRE.

PLAN DEVELOPPÉ DU PLAIDOYÉ DE CICERON POUR MILON.

15 an 1941 G 644

BIBLIOTHECA ... TREVIRENSIS

DISSERTATION SUR LA MANIERE D'IMITER LES AUTEURS EXCELLENS.

A NANCY,
Chez JEAN-JACQUES HÆNER, Imprimeur sur la Place de la Ville Neuve, au Nom de JESUS.

M. DCCLIII.
AVEC PERMISSION.

1941 G 644 a



A

MONSEIGNEUR

LE PRIMAT DE LORRAINE.

MONSEIGNEUR,

VOUS vous êtes intéreſſé à ce qui pouvoit me concerner, auſſi-tôt que j'ai eu l'honneur d'être connu de Vous ; Vous avez été frappé de l'utilité du projet que j'ai formé de donner des Diſſertations publiques ſur les principes de l'Analyſe, & d'en faire les démonſtrations ſur

tout ce qu'il y a d'Auteurs excellens : Vous m'avez, j'oſe le dire, encouragé dans l'exécution ; & j'ai la ſatisfaction flatteuſe que le Public goûte ces ſortes d'opérations : Voilà, MONSEIGNEUR, les raiſons qui m'ont déterminé à faire paroître ſous votre protection ces trois Piéces qui ont fait partie de mes Exercices.

La premiere eſt une Diſſertation ſur la Satyre ; le fonds eſt du Pere Porée, Jéſuite, dans ſon Diſcours latin ſur le même ſujet. J'en ai uſé à ſon égard, comme Ciceron à l'égard de Panætius ; j'ai ſuivi l'ordre des raiſonnemens ; j'ai ſaiſi les penſées, mais avec la liberté de reſſerrer ou d'étendre, d'ajoûter ou de diminuer. La ſeconde Piéce eſt un Plan développé du Plaidoyé de Ciceron pour Milon. La troiſiéme eſt une Diſſertation ſur la maniére d'imiter les Auteurs excellens.

Mon deſſein, en vous offrant ces trois Ouvrages, n'eſt donc pas de faire votre éloge, MONSEIGNEUR, mais de faire connoître au Public tout ce que je vous dois. Je laiſſe à l'Hiſtoire à parler de la Grandeur de votre Nom ; c'eſt à l'Académie dont vous êtes le Directeur à louer la fineſſe & l'étenduë de votre diſcernement : Je vous ferai ſeulement part, MONSEIGNEUR, d'un ſentiment que j'éprouvai lorſque j'eus l'honneur de vous voir pour la premiere fois ; une noble douceur répanduë ſur tout votre extérieur, m'enchanta ; votre accueil gracieux me ravit ; vous annoncez véritablement cette bonté de cœur qui éleve ſi fort les Grands, & qui les approche de la Divinité. Je ſuis avec les ſentimens les plus vifs de reconnoiſſance & de reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
BARDOU DU HAMEL.

DISSERTATION SUR LA SATYRE.

Si elle doit être reçuë dans un Etat bien policé, & avec quelles précautions elle y peut être admiſe.

PLAN.

TOUT le monde employe la Satyre, & preſque perſonne ne veut convenir ouvertement qu'il en fait uſage. Le Poëte en aiguiſe ſes épigrammes; l'Orateur la répand comme un ſel dans ſes diſcours; les autres Ecrivains égayent leurs diſſertations de ſes traits; aucun néanmoins ne veut avoir la réputation d'un Satyrique.

Perſonne ne veut paſſer pour Satyrique, quoiqu'il faſſe uſage de la Satyre.

D'où peut venir cette crainte? Seroit-ce de la nature & du caractere de la Satyre? Elle fait profeſſion de reprendre librement & vivement les défauts des hommes; c'eſt cela même qui la rend odieuſe. Ceux qui la déteſtent l'enviſagent comme le ſoutien de la calomnie, le fléau de la réputation, la peſte du repos & de la tranquillité; ils la jugent digne d'être réprimée par les Magiſtrats. Ses défenſeurs, en petit nombre, la conſiderent comme la compagne de la vérité, la protectrice de la vertu, l'ennemie du vice; & veulent qu'elle faſſe partie des moyens pour entretenir la diſcipline.

D'où vient cette crainte? De la nature même de la Satyre, qui reprend vivement les défauts des hommes; & delà elle eſt déteſtée de la plûpart;

D'autres la regardent comme un moyen de correction.

Dans le vrai, la Satyre eſt une de ces choſes bonnes de leur nature, mais dont on peut abuſer.

Ainſi les uns la banniſſent totalement; les autres au contraire penſent qu'on doit la retenir dans les Etats. Mais, ſi j'oſe dire ma penſée, ſes ennemis & ſes Partiſans ſe trompent également. Je ſuis en effet perſuadé que la Satyre eſt du nombre de ces choſes qui peuvent être très-utiles de leur nature, & qui deviennent très-nuiſibles par la faute de ceux qui s'en ſervent : Il en eſt de la Satyre comme de l'épée.

Ainſi en faiſant la Queſtion, s'il faut admettre la Satyre dans un Etat bien policé, voici comme je réponds :

Ainſi un homme ſenſé ne décidera jamais qu'on doive la rejetter entiérement, parce qu'il y aura des perſonnes qui en abuſeront pour inſulter, ni qu'on doive la recevoir ſans aucune reſtriction, parce qu'il s'en trouve qui s'en ſerviront pour la correction des mœurs. Dans cette ſituation, faiſons une Queſtion qui mérite d'être approfondie & réſoluë : Doit-on admettre la Satyre dans un Gouvernement bien réglé, & juſqu'à quel point doit-on l'admettre ?

Admettons la Satyre, mais admettons la avec certain temperament.

Pour la déciſion du Problême, j'avance deux propoſitions que je vais démontrer : La premiere, que dans un Etat bien policé on ne doit pas exclure la Satyre ; la ſeconde, qu'on ne doit point la recevoir ſans de grandes précautions.

PREMIERE PROPOSITION.

Premiere Propoſition.

On ne doit pas rejetter la Satyre dans un Gouvernement bien policé.

On doit admettre la Satyre dans un Gouvernemnt bien policé.

QUAND je parle d'un Etat bien réglé & bien policé, on ne doit pas ſe le repréſenter comme ſemblable à cette république idéale de Platon, c'eſt-à-dire, comme parfait dans ſes mœurs. Un tel Etat n'a jamais exiſté ; &, en conſidérant la perverſité de la nature humaine, n'exiſtera jamais. J'entends par un Etat bien policé, celui qui eſt gouverné par de bonnes Loix ; celui dont on éloigne, autant qu'il eſt poſſible, les amorces du vice ; celui dans lequel on reçoit tout ce qui peut contribuer à ſoutenir & à nourrir la vertu.

Un Etat bien policé eſt celui qui eſt gouverné par des bonnes Loix.

Or je dis que dans un tel Gouvernement il eſt néceſſaire d'employer la Satyre. Pourquoi? Par deux raiſons : La premiere, parce qu'il s'y éléve pluſieurs vices qui ne peuvent être réprimés par les Loix, & qui le ſont par la Satyre : La ſeconde, parce que les vices mêmes que les Loix répriment, ſont ſouvent mieux réprimés par la Satyre. Donnons du jour à ces deux penſées.

Or, dans un tel Etat, je dis que la Satyre eſt néceſſaire.

1°. Elle réprime bien des vices que les Loix ne peuvent réprimer.

2°. Les vices mêmes que les Loix répriment, ſont ſouvent bien mieux réprimés par la Satyre.

PREMIERE SOUS-DIVISION.

Quelqu'attention qu'ayent eu les premiers Legiſlateurs dans le gouvernement civil, pour prévenir les fautes des hommes, il y a néanmoins une multitude diverſe de défauts qu'ils n'ont point enveloppés dans la punition prononcée par les Loix. Ils ont ſévérement repris & puni les voleurs, les calomniateurs, les homicides, ceux qui manquent à ce qu'ils doivent aux Magiſtrats, aux Maîtres, aux Parens, à la Patrie, à la Religion; & ils ont menacé tous ces ſcélérats de differentes peines proportionnées à l'énormité de leurs forfaits. Mais à l'égard des autres coupables, ils les ont pour la plûpart laiſſés dans l'impunité.

Les Legiſlateurs n'ont point prononcé de punition contre tous les vices, ſans exception.

Il y a des vices qu'ils n'ont point réprimés.

Ces défauts néanmoins laiſſés ſans punition, ſoüillent les mœurs, enlévent la douceur du commerce de la ſociété, terniſſent l'éclat des aſſemblées civiles; ces défauts ſont innombrables, ridicules par leurs impertinences, inſupportables par leurs travers. Pourquoi donc les Legiſlateurs les plus éclairés ne les ont-ils pas compris dans leurs Loix? Parce qu'ils ont penſé très-ſagement qu'il n'étoit pas poſſible de les réprimer par cette voye.

Ces vices néanmoins nuiſent à l'Etat.

Pourquoi les Legiſlateurs ne les ont-ils point compris dans leurs Loix?

Parce qu'ils ne peuvent les arrêter par des Loix.

Suppoſons en effet qu'un Licurge, ou quelqu'autre Fondateur de quelque état que ce ſoit, propoſe & publie les Loix ſuivantes :

Que perſonne ne ſoit avare dans ſa maiſon; que perſonne n'attire à ſoi par des flatteries le bien d'un autre; que perſonne ne couvre ſes défauts du voile de la probité : Que

Suppoſons des Loix contre l'avare,

Le flatteur,

L'hypocrite,

La ſotte vanité,

La groſſiéreté,

L'importunité,

Le ridicule, quel qu'il ſoit.

perſonne ne ſe glorifie de ſes avantages vrais ou prétendus; que perſonne ne ſoit groſſier dans ſon maintien, ſans goût dans ſa façon de ſe mettre, déſagréable dans ſa converſation: Que perſonne enfin ne ſe montre ou incommode ou ridicule, en quoi que ce ſoit, dans aucun tems, ni dans aucun lieu. Celui qui contreviendra à ces réglemens ſera puni par les Juges, ſuivant la gravité du délit.

Ces Loix n'auront aucune force, parce qu'il ſera difficile ou de ſurprendre les tranſgreſſeurs, ou de les corriger par une punition proportionnée.

Je le demande à l'homme qui réfléchit; lorſqu'il aura vû ces loix, pourra-t'il s'empêcher d'en rire? & penſera-t'il qu'elles auront plus de poids & plus d'efficace que la Loi que les Athéniens firent autrefois contre les ingrats? Où trouver un Cenſeur aſſez attentif & aſſez vigilant pour ſurprendre les tranſgreſſeurs de pareils Edits, ou pour les corriger par des peines proportionnées, après les avoir ſurpris?

Qu'on ſuppoſe le Cenſeur le plus exact, & le plus parfait.

Que l'imagination s'efforce de peindre le correcteur des mœurs le plus parfait; qu'elle préſente un homme d'une intelligence ſi prompte; qu'il réüniſſe dans un inſtant les choſes les plus éloignées; d'une mémoire ſi étenduë qu'il ſaiſiſſe des objets infinis; d'une équité ſi juſte qu'aucun poids ne puiſſe la faire baiſſer; d'une vigilance ſi active que jamais elle ne ſommeille; d'une patience ſi infatigable que la multitude des affaires ne puiſſe la dompter; d'un courage ſi intrépide qu'aucun danger ne ſoit capable de l'arrêter: Un homme né pour les choſes les plus élevées, très-grand dans les petites, s'oubliant ſoi-même, toujours occupé du bien de l'Etat, ne craignant point de mourir, deſirant de vivre pour l'avantage de ſa Patrie; Un homme tel que Dieu, par une faveur ſinguliére, l'accorde quelquefois aux peuples, pour la ſûreté & l'éclat des Villes ſoumiſes à ſon adminiſtration.

Un tel Cenſeur ne pourra donner de la force aux Loix que nous avons tracées, il n'y a qu'un moment. Parce qu'il n'y a point de Loi qui puiſſe arrêter les vices qui conſiſtent dans une certaine turpitude ridicule:

Or je ſoutiens qu'un tel homme ne donnera jamais la force & l'autorité aux Loix que nous avons tracées, il n'y a qu'un moment. Pourquoi cela? le voici: Parce qu'aucune Loi, quelle qu'elle ſoit, ne peut arrêter des vices qui conſiſtent moins dans la témérité & l'audace, que dans une certaine turpitude fade & ridicule. Pour les réprimer, com-

me il convient, il faut, non pas le glaive de la juſtice, mais l'aiguillon de la Satyre ; ce n'eſt pas les ſupplices qu'il eſt néceſſaire d'appliquer, mais la raillerie.

La Satyre ſeule peut les réprimer.

Oui, c'eſt à la Satyre à exercer ſon ſtyle contre ces peres durs & avares, qui s'empreſſent d'amaſſer toujours & qui ne diſtribuent jamais, qui reprochent à leurs domeſtiques leur ſalaire, la dépenſe à leurs enfans, & le vivre à eux-mêmes ; qui vivent par conſéquent haïs de tout le monde, & qui ne font du bien qu'après leur mort.

Elle cenſurera donc & réprimera les Peres durs & avares,

C'eſt à elle à percer de ſes traits ces hommes fiers d'une Nobleſſe achetée ; ces hommes qui prétendent faire oublier leur baſſeſſe, parce qu'ils ſont décorés de grands Titres, & qu'ils poſſédent des Terres illuſtrées.

Les hommes fiers d'une nobleſſe achetée,

Elle répandra ſon ſel à pleines mains ſur ces perſonnages ſimples par affectation, ſur ces amateurs outrés des maniéres du vieux tems, & qui en effet ſont ruſtiques & groſſiers, au milieu de la Ville & des honnêtes Gens. Elle ſecoüera les perſonnes d'un caractère tout oppoſé ; polies & propres à l'excès, occupées de leurs cheveux & de leurs dents, attachées à compaſſer leurs geſtes, à adoucir leur ton, à reſpirer les parfums ; fades au ſuprême dégré, par l'envie qui les ſaiſit de mettre de la douceur en tout & par tout.

Les perſonnes groſſiéres par affectation,

Ces hommes polis à l'excès,

D'un autre côté la Satyre arrachera le maſque à ces hommes vicieux intérieurement & cachés ſous les enveloppes de la vertu, à ces tartuffes qui ſe gliſſent juſqu'au faîte des honneurs avec un pas humble & devot, & qui ne font profeſſion ouverte de la vie auſtère que pour vivre en ſecret avec plus de molleſſe.

Les faux Dévots,

Elle mordra fortement ces curieux de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des familles, ces hommes appliqués à tout connoître ſans être connus ; ils cherchent une duppe ; ils s'inſinuent dans la confidence d'un ſot ridiculement crédule ; & leur vuë eſt de ſoutenir leur miſere à ſes dépens.

Les Curieux intéreſſés,

La Satyre pourſuivra ces gens oiſifs & déſœuvrés avec ſyſtême, qui conſomment la meilleure partie du jour à dor

Les gens déſœuvrés par ſyſtême,

Elle attaquera tout ce qui eſt gauche, abſurde, ridicule, meſſéant;

Elle s'efforcera de le réformer.

mir, la plus grande partie de la nuit dans les repas, & le reſte du tems à mille bagatelles. Enfin elle attaquera toute eſpéce de vices; & tout ce qui eſt gauche, abſurde, meſſéant, & qui ne pourra être réformé par les Loix, la Satyre l'obſervera, le reprendra, le cenſurera; & en le cenſurant, elle le corrigera, ſi cela ſe peut. Par-là il n'y aura aucun vice affranchi de la cenſure; & tandis que la Juſtice délivrera la Ville de l'audace des forfaits, la Satyre la nettoyera de la fadeur des ridicules; celle-là frappera les méchans par ſes Arrêts, & celle-ci picquera par ſon ſel les ſots & les impertinens.

SECONDE SOUS-DIVISION.

Elle fera plus: elle réprimera ſouvent d'une maniére plus efficace les vices mêmes qui ſont réprimés par les Loix.

La Juſtice ne voit pas tout; n'eſt pas toujours infléxible.

La Satyre toujours attentive, toujours implacable,

Reprend les vices de toutes les conditions,

Elle les perce de traits,

qui font frémir les vicieux.

Ce n'eſt pas tout; la Satyre ſervira même à la Juſtice, ſoit pour prévenir les crimes, ſoit pour les punir; & ce n'eſt pas ſans réflexion que j'ai avancé que les vices mêmes que les Loix répriment ſont ſouvent mieux & plus ſévérement repris par la Satyre. En effet les Loix ſe taiſent quelquefois; la Satyre au contraire n'eſt jamais muette: ſouvent les yeux de Thémis ſont couverts d'un voile épais; la Satyre au contraire a toujours l'œil ouvert & attentif. Souvent la fraude échappe aux filets des jugemens; la faveur dégage ceux qui s'y trouvent embarraſſés; l'or rachete ceux qui y ſont liés, la puiſſance rompt ſouvent les liens mêmes. Mais il n'y a point de ruſe qui puiſſe éviter l'aiguillon de la Satyre; les priéres ne l'adouciſſent pas, les honneurs & les richeſſes ne ſauroient l'émouſſer.

La Satyre implacable attaque ſans pitié le crime armé, juſqu'au milieu des Soldats, la nonchalance ſous la Tente, l'impiété dans les Temples, l'iniquité ſur les Tribunaux, l'avidité dans les Bureaux, la molleſſe dans les Alcoves, la baſſeſſe dans les Caroſſes, l'ignorance dans les Chaires: En un mot, elle découvre le vice partout où il eſt; elle s'y attache, & ſe fait un jeu de le percer.

Ce n'eſt pas, il eſt vrai, avec le glaive que porte la Juſtice

vengereſſe, mais avec un trait qui a ſon effet. C'eſt la pointe de ce trait qui étoit ſi redoutable aux anciens Romains ; ils trembloient toutes les fois que Lucilius ſe préparoit à déchirer leurs défauts ; ils avoient bravé la ſévérité des Loix ; mais à l'aſpect de la Satyre, ils pâliſſoient d'horreur & d'effroi. C'eſt l'efficace de ce trait que connoiſſoit bien le grand Condé : ce Prince, la terreur de nos ennemis, penſoit que la crainte de la Satyre étoit capable de ſurmonter toute autre ſorte de crainte. Auſſi toutes les fois qu'il alloit combattre l'ennemi, il avertiſſoit ſes Soldats d'une choſe : c'étoit de ne point donner lieu aux Chanſons ſatyriques, & de mourir plûtôt que de ſe faire diffamer.

Concluons donc que la Satyre peut être reçuë dans un Etat bien policé, puiſqu'elle a tant de force pour inſpirer aux hommes la crainte du deshonneur ; qu'elle y peut être reçuë comme la compagne de la juſtice, comme le ſoutien & la vengereſſe des Loix.

Concluons donc que la Satyre doit être reçuë dans un Etat bien policé.

REFUTATION DES OBJECTIONS.

Ici les ennemis de la Satyre ſe révoltent contre ce que nous diſons : ils s'indignent de ce qu'on joint aux Loix celle que les Loix devroient exterminer ; de ce qu'on donne à la Juſtice une aſſociée qui ne peut combattre pour la Juſtice, ſans violer les Loix de la ſociété & de l'humanité. Car pourquoi, diſent-ils, ſera-t'il permis à un particulier de faire comme une eſpéce d'information de la vie & des vices des particuliers ? Pourquoi permettra-t'on à un Citoyen de préſenter ſon ſtyle menaçant à des Citoyens tranquilles & ſans armes ? Ils ſont criminels, direz-vous, hé bien, abandonnez-les aux remords. Ils ſont perfides ? ne les croyez pas. Ils ſont incommodes ? évitez-les. Ils ſont ſots & impertinens ? abſtenez-vous de les fréquenter.

Les ennemis de la Satyre réſiſtent à cette déciſion.

Quel droit, diſent-ils, quelle autorité un particulier a-t'il, pour cenſurer les vices des Citoyens ?

Cette maniére de raiſonner eſt, ſuivant eux, pleine de bon ſens & d'équité : mais, à mon avis, rien n'eſt plus

Je ſuis homme ; voilà mon titre, & la force de mon autorité.

injuſte, ni plus contraire à l'humanité. Ils demandent en vertu de quoi & par quelle autorité j'invective contre les vices & les vicieux. Je leur réponds ce que répondoit le Vieillard de Térence : *Je ſuis homme ; ainſi je penſe que tout ce qui touche les hommes, n'eſt point étranger pour moi. Je ſuis homme ;* C'eſt pourquoi tout ce qui les intéreſſe, m'intéreſſe également, parce que nous avons une nature commune qui nous lie tous. *Je ſuis homme ;* C'eſt pourquoi il eſt de mon devoir de les ſecourir, non ſeulement lorſque la pauvreté les tourmente, mais bien plus encore, lorſqu'ils ſont tourmentés par le vice.

Je puis donc ſecourir les vicieux.

J'ajoûte, *je ſuis Citoyen ;* En vertu de ce titre il m'eſt permis, & je dois travailler, autant qu'il eſt en moi, à purifier & à embellir la Cité où je ſuis. *Je ſuis Citoyen :* Si je m'étois éloigné de tout commerce & de toute liaiſon ; ſi je vivois ſeul dans les déſerts, peut-être je pourrois vivre pour moi ſeul, & me mocquer en ſecret des ſotiſes des humains, ou en avoir pitié. Mais parce que *je ſuis Citoyen ;* parce que j'ai tellement formé mon plan de vie, que je ſuis engagé avec les hommes par les liens de la Société, je penſe qu'une Loi commune nous a impoſé à tous une obligation commune de contribuer, chacun ſuivant notre pouvoir, à l'avantage de la communauté, d'écarter de l'aſſemblée civile tout le mal qui pourroit la bleſſer, de remédier de toutes mes forces aux défauts que j'y rencontrerai, de quelque nature qu'ils ſoient. Voilà ce que demande de moi l'humanité ; Voilà ce qu'éxige la Société ; pluſieurs Loix appuyent cette diſpoſition, & il n'y en a aucune qui la condamne.

Je ſuis Citoyen ; je puis donc travailler à la perfection de la Cité où je ſuis.

Les Loix mêmes appuient cette conſéquence.

Quoi ! je ne pourrai me taire ſans crime, lorſque je verrai le feu ou la fumée envelopper une maiſon ; & lorſque j'obſerverai la Ville embraſée par l'ardeur des paſſions, il ne me ſera pas permis de crier ? Si je découvre qu'un empoiſonneur répande ſecrétement ſon venin ſur les choſes néceſſaires à la vie, je ſerai coupable envers la Société, ſi je ne le dénonce pas ? & je ſerai jugé criminel, parce que je reprendrai vive-

Comme Citoyen je dois veiller à la conſervation de la vie & des biens des Citoyens ;

Et je ſerois criminel, ſi j'empêchois le vice de faire du progrès ?

ment

ment des ſcélérats qui par leurs diſcours impies & obſcénes infectent tout ce qu'il y a de pur & de ſacré ? C'eſt un crime de ne pas repouſſer des Barbares, qui montent ſur les murs de la Ville ; & ce ſera une faute impardonnable d'éloigner la Barbarie que des ignorans & des gens groſſiers introduiſent dans les Sciences & dans les Mœurs ?

On demande en vertu de quel titre, il eſt permis d'attaquer des Citoyens tranquilles & ſans armes : Et moi je demande, à mon tour, de quel droit il eſt permis de ſouiller de crimes la Cité où nous vivons, & d'en retrancher la politeſſe qui lui ſert d'ornement. Il ſera donc permis aux cœurs doubles d'affronter impunément, aux voluptueux de s'enſevelir dans l'oiſiveté, aux ſots d'être impertinens ; & à moi il ne me ſera pas permis d'être véridique, de faire la guerre à la molleſſe, & de tancer l'impertinence ?

Je demande, moi, en vertu de quel titre le Citoyen eſt vicieux.

Mais, dit-on, dans un gouvernement civil, réglé par des Loix Humaines & Divines, il y a des Orateurs ſacrés dont l'emploi eſt d'invectiver contre le vice, & d'en détourner les hommes, par des menaces & des exhortations.

Mais, dit-on, dans un Etat bien réglé, il y a des Orateurs ſacrés ; c'eſt à eux à réprendre le vice.

Je ne diſconviens pas que les Prédicateurs n'ayent beaucoup de force & d'autorité pour la correction des vices ; mais en convenant de cette vérité, il faut auſſi convenir que leur but n'eſt pas de corriger tous les défauts. Il n'eſt pas même de la bienſéance de relever en Chaire certaines défectuoſités & certains ridicules, ſoit parce que les Miniſtres de la Parole Divine ſont cenſés les ignorer, ſoit parce que la Majeſté des Temples ne ſouffre point ces ſortes de répréhenſions.

1°. Les Miniſtres de la Parole Divine ne cenſurent pas certains défauts.

D'ailleurs, qui eſt-ce qui ignore que bien des perſonnes ne ſont point touchées des reproches graves & ſérieux, & qu'elles ſont tellement corrompuës, que, ſi le ſel de la Satyre ne les guérit pas, il n'y a point de reméde, quel qu'il ſoit, qui puiſſe opérer leur guériſon.

2°. Combien de perſonnes ſur leſquelles ils ne font aucune impreſſion ? La Satyre ſeule les guérira.

Pour en être convaincu, qu'on faſſe attention qu'il y a trois ſortes de cenſeurs qu'on peut employer à la correction des mœurs, les Orateurs ſacrés, les Philoſophes, & les

Il y a trois ſortes de Cenſeurs ; le Prédicateur, le Philoſophe, le Satyrique.

Ecrivains ſatyriques. Tous combattent les vices ; mais chacun a ſa maniére propre & différente de celle des autres. Le Prédicateur examine ce qu'il y a dans chaque vice de contraire à la Loi Divine ; le Philoſophe diſcute ce qu'il y a d'oppoſé à la raiſon ; & l'Ecrivain ſatyrique recherche, dans le vice ce qu'il y a de meſſéant. Le premier propoſe les Ordres de Dieu ; le ſecond les régles de la raiſon ; le troiſiéme les loix de la bienſéance. Voyons maintenant, & mettons entre les mains de ces trois Cenſeurs quelque diſciple ou de l'uſurier Alphius, ou de l'efféminé Epicure ; conſidérons en même tems laquelle des cenſures fera plus d'impreſſion ſur lui.

Mettons un débauché ou un uſurier entre les mains de ces trois Cenſeurs ; & voyons lequel des trois réuſſira le mieux à guérir le vicieux.

Qu'il paroiſſe d'abord en préſence d'un de ces Prédicateurs véhémens, qui parlent de la Réligion avec dignité. Ce Miniſtre ſacré lui annonce les Oracles & les peines prononcés contre l'avarice & la volupté : Quelle eſt alors la ſituation de l'Auditeur nouveau ? Quelle eſt ſa diſpoſition ? Il applaudit ; enſuite il eſt diſtrait ; un moment après il baiſſe doucement les yeux, & s'endort au bruit des menaces de la Juſtice Divine qui eſt prête à le frapper.

Le voluptueux ou l'avare s'endormira au bruit de la Parole de Dieu & des vérités de la Religion.

Préſentons le même homme à la gravité du Philoſophe : celui-ci dans ſa chaire fait une diſſertation ſur les Mœurs, à la maniére d'Ariſtote ou de Platon ; il poſe les principes avec plus ou moins d'étenduë ; il tire enſuite ſes concluſions plus ou moins ſerrées : Que répond à cela l'Epicurien ou l'Uſurier ? il rit du grand Ariſtote ; il badine le divin Platon.

Le débauché ou l'uſurier rira du Philoſophe ;

Mais livrons enfin notre homme au Satyrique ; quelle différence ? Il ſent l'aiguillon qui le pique ; il s'émeut, lorſqu'on verſe ſur lui le ſel d'une raillerie délicate ; il découvre malgré lui l'indignité de ſa fourberie, ou la honte de ſa diſſolution. Il ſouffre, il pâlit, il ne peut plus y tenir ; il faut qu'il ſe retire confondu. C'eſt ainſi que la Satyre avec ſes traits vient à bout de ce que n'avoit pû faire l'Eloquence ſacrée avec ſes foudres, ni la Dialectique avec ſes raiſonnemens.

Mais il redoute le Satyrique ; il ne ſauroit ſoutenir le ridicule de ſon avarice ou de ſa diſſolution.

Que la nature de l'homme eſt bien marquée dans l'effet

L'homme en effet ſouvent endurci à tout autre motif,

que je viens de tracer ! L'homme s'étourdit ſur la terreur qu'inſpire la Religion ; il ſecouë le frein de la raiſon : mais il eſt toujours ſenſible à l'ignominie & au mépris.

Dites-lui que par ſes déſordres il eſt haïſſable aux yeux de Dieu ; il vous écoutera tranquillement. Dites-lui qu'il va directement contre la raiſon ; il ſourira. Dites-lui qu'il eſt ſot & ridicule ; il frémira de courroux. Tant il eſt vrai que les hommes endurcis à tout autre motif ſont tourmentés par la crainte d'être raillés.

Déterminons à préſent ſi par une fauſſe compaſſion il convient d'éloigner le ſeul remède capable de guérir certains eſprits, & s'il n'eſt pas au contraire de l'humanité d'employer pour ces malades déſeſpérés les ſucs pleins d'amertume, & qui ſont d'autant plus ſalutaires, qu'ils ſont plus amérs. Je ne prétends pas cependant par-là ſoutenir que la Satyre, en appliquant ſon remède, n'uſera d'aucun tempérament. Nous avons dit que la Satyre étoit utile & néceſſaire pour corriger pluſieurs vices que les Loix ne réformoient pas, ou qu'elles réformoient difficilement ; nous ajoûtons qu'elle ſeroit très-préjudiciable, ſi elle n'étoit pas retenuë dans certaines limites.

Ainſi ce n'eſt pas aſſez d'avoir demandé s'il étoit permis d'uſer de la Satyre dans un Gouvernement bien policé, & d'avoir décidé que cela ſe peut : il faut encore faire une ſeconde queſtion ; quelles ſont les Régles qu'on doit preſcrire à la Satyre ? C'eſt ce que nous allons réſoudre dans la ſeconde Propoſition.

est toujours ſenſible à l'ignominie & au mépris.

Employons donc l'amertume de la Satyre, comme un remède ſalutaire qui guérit les plus déſeſpérés;

Mais employons-le avec les tempéramens que nous allons développer.

SECONDE PROPOSITION.

Il y a certaines régles à ſuivre, en uſant de la Satyre.

SECONDE PROPOSITION.

La Satyre ne doit être reçuë qu'avec certaines reſtrictions.

JE penſe qu'il faut appliquer à la Satyre les regles que les Loix preſcrivent à l'égard des armes offenſives. Les Loix veulent qu'on éxamine avec ſoin qui ſont ceux qui s'en ſervent, à quelles fins ils s'en ſervent, de quelle maniere, &

Il faut obſerver à l'égard de la Satyre, quelles ſont les perſonnes qui l'emploient, contre quels vices, de quelle maniére & contre qui.

contre qui. Ainſi, à l'égard de la Satyre, il faut obſerver quelles ſont les perſonnes qui l'employent, contre quels vices elles l'employent, de quelle maniere, & contre qui. C'eſt parlà que je veux qu'on juge ſi la Satyre doit être admiſe, ou non, dans un Etat bien policé.

PREMIERE SOUS-DIVISION.

Premiérement la Satyre ne doit être confiée qu'aux Citoyens gens de bien ;

Premiérement, les Magiſtrats arrachent les armes offenſives des mains des méchans : Je voudrois de même que la Satyre ne fût confiée qu'à des citoyens gens de bien. J'entends par hommes de bien, non pas ceux qui n'ont aucuns défauts, ce qui ſans doute ſeroit très-convenable ; car enfin, quoi de plus ridicule qu'un cenſeur vicieux ? Mais comme celui qui n'éxécute pas ce qui convient le mieux, eſt néanmoins capable de l'enſeigner, j'appelle hommes de bien tous ceux qui aiment l'Etat, & qui entreprennent d'écrire dans la ſeule vûë de réformer les citoyens. Je mets au contraire au nombre des méchans, tous ceux qui ne s'engagent à cenſurer les vices que pour leur propre intérêt, ou pour ſatisfaire la haine des perſonnes avec leſquelles ils ſont en liaiſon. C'eſt aux gens de cette eſpece que j'interdis abſolument la Satyre.

C'eſt-à-dire à ceux qui n'ont d'autres vûës que la réforme des Citoyens :

Ainſi je l'interdis à ceux qui n'ont pas ce but.

Je l'interdis à tous ceux qui s'en ſervent, pour ſatisfaire leur paſſion ou celle d'autrui ;

Et la raiſon en eſt ſenſible : La Satyre entre leurs mains n'eſt plus la compagne des vertus, mais elle devient l'appui des paſſions. L'avarice s'en ſervira au Barreau, pour accabler l'innocence qui ne ſe défend que par les armes de la ſolide raiſon. La méchanceté la fera paſſer juſqu'à la Cour, pour fermer au mérite l'entrée des honneurs, ou pour lui enlever ceux qu'il a obtenus. La nouveauté la recevra, & la fera mouvoir, afin de détruire la vérité, & de détourner par toutes ſortes d'inſultes les gens du bon parti de combattre pour la vérité. Enfin, il n'y aura rien de ſi pur, rien de ſi ſaint, qui ne ſoit expoſé aux traits envenimés de la Satyre, & qui n'en ſouffre les atteintes les plus violentes.

Parcequ'ils ne l'emploient que pour détruire la vérité & la vertu.

Laiſſons les exemples que notre ſiécle pourroit fournir : Remontons à ceux de l'Antiquité.

Un exemple tiré de l'antiquité rendra la choſe ſenſible :

Y eut-il jamais un Philoſophe plus ſage que Socrate ? plus éloigné de tout vice, plus amateur du vrai, plus ennemi de cette vaine ſageſſe qu'affectoient les Sophiſtes de ſon tems ? C'eſt néanmoins la doctrine de ce Grand Homme que l'on ſe propoſe de noircir. C'étoit au milieu des ténébres de l'ignorance tout ce qu'il y avoit alors de plus excellent : Il faut la rendre odieuſe ; delà on parviendra à rendre déteſtable ſon Auteur même aux yeux des Atheniens. Et quel moyen pour arriver à ce but ? La Satyre ſera miſe en œuvre : on trouvera un Poëte célébre par le ſel de ſes plaiſanteries ; ce Poëte attiré par les récompenſes, animé par ſon propre reſſentiment d'ardera les aiguillons les plus amers ; il immolera au Parterre d'Athéne le Philoſophe & ſa doctrine ; il donnera à l'auteur un air ridicule, & à ſes opinions la couleur d'une folie auſſi pernicieuſe qu'extravagante ; & Socrate, tout innocent qu'il eſt, ſuccombera.

Socrate étoit un modéle de ſageſſe ;

On veut le perdre ;

La Satyre eſt employée ;

Ariſtophane le rend ridicule lui & ſa doctrine ;

Socrate ſuccombe.

Que conclure de cet exemple ? 1°. Que la Satyre eſt hardie à l'excès, & qu'elle ſait inventer les faits les plus calomnieux, lorſqu'elle eſt animée par quelque paſſion. 2°. Que la Satyre a l'efficace la plus complette pour détruire les perſonnes les plus vertueuſes, lorſqu'elle ſait former un menſonge délicat, & que par le ſel attique, elle a l'adreſſe de flatter le goût du ſpectateur ou du lecteur. Que conclure enfin ? qu'il faut prendre les précautions les plus grandes, quand il s'agit de permettre la Satyre, dans un Gouvernement bien policé. Il faut imiter en cela l'exemple des Crétois : ces peuples ne permettoient de porter les armes qu'aux perſonnes libres, parce qu'ils penſoient qu'il y avoit toujours à craindre des eſprits ſerviles : Ne permettons la compoſition de la Satyre qu'aux Citoyens vertueux, parce qu'on doit tout appréhender des malveillans, & des paſſionnés ; parce qu'enfin il n'eſt guéres poſſible que ceux qui ſe ſervent de la Satyre, avec de mauvaiſes intentions, s'en ſervent comme il convient.

Que conclure de cet exemple ?

1°. Que la Satyre eſt audacieuſe :

2°. Qu'elle eſt efficace pour anéantir le mérite & la vertu.

3°. Qu'il faut, en l'employant, prendre les plus grandes précautions ;

Ne la permettre qu'aux gens de bien.

SECONDE SOUS-DIVISION.

Mais ſur quels vices s'exercera-t'elle ?

ſur tous.

Voyons préſentement ſur quels vices elle doit s'exercer : elle les pourſuivra tous ; c'eſt-là ſon droit. Cependant je penſe qu'elle ne doit reprocher que ceux qui ſont accompagnés d'une faute perſonnelle, & qui, pour naître ou pour être arrachés, dépendent de notre volonté. Que l'on loue, ſi l'on veut, la beauté, l'eſprit, les richeſſes, & tous les autres dons de la nature, ou de la fortune, parce que la flatterie en a introduit l'uſage ; mais qu'on ne blâme point des défauts qui ſont dans nous, malgré nous : la réprehenſion ne peut tomber que ſur les choſes qui forment un délit.

Exceptez-en ceux qui ſont dans nous, malgré nous ;

parce que ces défauts ne peuvent ſe corriger.

En effet n'eſt-ce pas une groſſiéreté ; n'y a-t'il pas de l'inhumanité de railler un homme, parce qu'il eſt laid ou mal fait, parce qu'il a l'eſprit peſant, ou qu'il eſt d'une naiſſance obſcure ? Ne ſemble-t'il pas que celui qui fait ces ſortes de reproches s'en prenne à la nature même qui a mal formé ſon ouvrage ? Quelle folie d'ailleurs de cenſurer ce qu'on ne peut corriger par la cenſure ? Vous badinez Therſite, de ce qu'il a le viſage hideux ; cet homme peut-il ſe refondre & devenir beau ? Quintilius eſt nain ; vous vous en mocquez ; eſt-il en ſon pouvoir d'ajoûter à ſa taille ce qu'il faut pour en faire un Géant ?

Ne ſera-t'il donc jamais permis de badiner certaines défectuoſités ?

oui, toutes les fois que l'amour propre les déguiſe, & qu'on y joint des défauts volontaires.

Ne ſera-t'il donc jamais permis d'effleurer en badinant ces ſortes de défectuoſités ? Oui, ſans doute, cela eſt quelquefois permis ; c'eſt-à-dire, toutes les fois que celui qui tient d'ailleurs ces eſpéces de défauts, ſe les rend propres par un autre défaut qu'il y ajoûte volontairement. Un homme eſt laid ; il ſe croit un Narciſſe : Celui-ci eſt fils de Therſite ; & il affecte la nobleſſe : Celui-là eſt lourd, d'un eſprit peu propre aux Sciences, & il veut critiquer, diſputer, & l'emporter ſur ce qu'il y a de plus délicat & de plus profond. C'eſt à de tels monſtres, qu'en faiſant uſage de la Satyre, il eſt permis de rappeller les défauts naturels que leur amour propre leur déguiſe.

Mais si quelqu'un oppose aux défauts de la nature ou de la fortune des vertus particuliéres, s'il rachete la bassesse de son origine, par l'élévation de son ame, s'il tempére la rudesse de son air, par la douceur de son caractére, s'il est dédommagé de la foiblesse de ses yeux par la pénétration de son esprit; si quelqu'un enfin reconnoit de bonne foi des défauts nés avec lui, ou survenus sans sa faute, s'il cherche à les réformer, ou s'il ne peut y parvenir, je pense qu'un tel homme doit être à couvert de la censure; je pense même qu'il est digne de compassion. Faisons-nous donc une loi dans la Satyre de ne reprendre que ce qui se pourra corriger.

Mais si les défauts naturels sont rachetés par mille vertus;

il y auroit de l'inhumanité à les relever, ces défauts.

TROISIEME SOUS-DIVISION.

Mais qu'elle sera la maniére de reprendre? C'est ce que nous allons éxaminer. Il faut employer la maniére la plus propre à la correction, & de-là concluons que la Satyre, en corrigeant, s'attachera à la vérité; qu'elle n'use par conséquent ni de diminution dans les vices ni d'exagération. Elle fera jeûner un avare, au milieu de sa faim; mais elle ne lui fera point marquer de nouveaux jours de jeûne sur son Almanach: Elle badinera le distrait; mais ce ne sera pas jusqu'à lui faire mettre dans sa poche un Soulier pour un Livre. Elle picquera l'homme qui s'écarte du sentier de la raison; mais elle ne s'efforcera pas de démontrer que de tous les animaux l'homme est le plus sot. Elle invectivera contre la dissolution des hommes & des femmes; mais elle n'assurera pas qu'il n'y a sur ce point, aucune exception. Et pourquoi la Satyre employera-t'elle des couleurs vraies? Parce que dans les tableaux qui s'éloignent de la vérité, personne ne reconnoit ses défauts; parce que dans une Ville où il n'y a rien de pur ni de saint, il n'y a aucune honte d'être vicieux.

Voyons quelle sera la maniére de censurer: ce sera la maniére la plus propre pour la correction.

Ainsi 1°. la Satyre sera toujours dans l'exacte vérité;

parce que dans l'exagération personne ne se reconnoit.

La Satyre non seulement sera vraie, mais encore elle sera réservée. Elle ne formera point de ces images honteuses que l'impudence seule ôse présenter. La Satyre est libre dans sa maniére, mais elle n'est point insolente: il lui sied bien d'imiter

2°. Elle sera réservée;

elle sera libre, mais décente;

ces jeunes perſonnes qu'une belle éducation a rendu dignes de leur naiſſance. Elle rougira d'avoir obéi avec trop de complaiſance au génie d'Horace & de Juvenal, dans les peintures qu'ils ont faites des deſordres honteux de leur ſiécle. On ne s'étonnera pas néanmoins que ces Ecrivains ayent franchi les bornes de la pudeur dans une Religion qui proſcrivoit toute pudeur : On doit même s'étonner que des hommes qui adoroient des Dieux infâmes, ſe ſoient ſi fort animés contre les débauches de leurs contemporains.

Elle rougira de s'être livrée à la licence des ſatyriques Romains.

Mais ce qui ſurprend avec raiſon, c'eſt de voir que dans une Religion ſainte, comme la nôtre, il y ait eu des hommes qui ſe ſoient appliqués à nous rendre en françois toutes ces infamies, & les ayent accompagnées d'éclairciſſemens, pour l'utilité ſans doute des femmes & des jeunes gens. Ce qui ſuprend c'eſt de voir que, dans le ſiécle paſſé, il y ait eu un Poëte parmi nous, qui ſe ſoit fait un plaiſir de ſouiller ſes Ecrits ſatyriques des horreurs du vice le plus honteux.

Mais nous devons être ſurpris que parmi nous il y ait eu ſi peu de réſerve.

Pour excuſer ces ſortes d'Ecrivains, dira-t'on que c'eſt par erreur qu'ils ſe ſont écartés ; qu'ils ont crû qu'il étoit permis à la Satyre de tout dire, pourvû qu'elle ne dît rien que de vrai, & qu'ils ne ſeroient pas aſſez ſatyriques, s'ils étoient plus retenus. Je laiſſe à penſer ce qu'on voudra de cette défenſe ; mais aujourd'hui qu'il a paru de nos jours un Genie qui par ſes exemples & par ſes préceptes a fait voir que la Satyre ſe rendoit recommandable par la reſerve & la pudeur, il n'y a plus d'excuſe pour ceux qui entreprendront de courir la même carriére : & ſi malgré l'exemple d'un Ecrivain ſi judicieux, ſi ſemblable aux anciens par la force de ſes raiſons, & par l'exactitude de ſon ſtyle, il ſe trouvoit quelqu'un aſſez audacieux pour aimer mieux imiter d'autres modéles, comme Marot & Régnier, il eſt du devoir du Magiſtrat de ſévir contre un tel homme, & de ne pas ſouffrir que celui qui fait profeſſion de réformer les vices, en expoſe tellement les deſordres qu'il paroiſſe inſtruire ceux qui n'en ont aucune idée, & réveiller l'imagination des autres.

Nulle excuſe, nul prétexte à préſent ;

Deſpréaux les a détruits.

Il a fait voir la Satyre, telle qu'elle doit être, vive & réſervée.

Mais

Mais en ſuppoſant la Satyre véridique & réſervée, n'y a-t'il plus rien à obſerver? Ne faut-il pas l'adoucir, afin qu'elle ne ſoit point trop aigre, par trop d'indignation? Je ne voudrois donc pas qu'elle ſe livrât à la fureur & à la rage des Cyniques, & qu'elle ſaiſit avec inſolence le premier qu'elle rencontreroit. Je n'aimerois pas trop qu'elle s'enflammât de colére, comme Juvenal; qu'elle n'ouvrît la bouche, que pour mordre; qu'elle ſe jettât ſur ſa proye, pour la déchirer & la mettre en piéces; & qu'elle continuât de frapper, après avoir terraſſé ſon ennemi.

3°. La Satyre ne ſera point trop aigre:

elle n'employera ni l'inſolence du Cynique,

ni la colére de Juvenal:

Je ſouhaiterois qu'elle employât plus ſouvent la raillerie fine & déliée d'Horace: Il ſait, par ſa pénétration, découvrir le vice par tout où il ſe cache; s'il mord, ce n'eſt pas juſqu'au ſang; il laiſſe ſeulement des traces & des impreſſions, ſans endommager; il modére ſes forces de telle ſorte, qu'il éxcite le ris des Spectateurs, & qu'il ne déſeſpere pas le vicieux; il ſait le ſecoüer avec gentilleſſe, mais il le laiſſe enſuite en liberté.

elle uſera toujours du badinage d'Horace:

Cependant, comme il y a des vices ſi noirs & ſi déteſtables qu'ils allument la bile des perſonnes les plus modérées, & parce qu'il y a des hommes ſi endurcis qu'ils ne ſentent rien, à moins qu'on ne les ſerre avec vigueur, c'eſt alors une néceſſité à la Satyre d'être vive & amère, de mêler le grave & le ſérieux à l'enjouement & au ridicule; de prendre tantôt le ſel d'Horace, tantôt l'aiguillon de Juvenal; de ne pas ſeulement faire rire, mais encore de forcer à verſer des larmes, & de tirer le ſang même, s'il eſt beſoin; en un mot, de n'épargner aucun déſordre, quel qu'il ſoit, & d'uſer de tout moyen pour le dompter, pourvû néanmoins qu'elle s'abſtienne de nommer ou de déſigner perſonne. C'eſt la loi que je voudrois impoſer.

C'eſt cependant une néceſſité de piquer vivement certains vicieux endurcis.

Ainſi elle mêlera le ſérieux avec l'enjouement.

4°. Elle ne nommera perſonne,

Je ſai qu'il y a des perſonnes qui y réſiſtent ouvertement, & qui ſe défendent par l'exemple des Anciens, & par des raiſons trés-fortes, à leur avis.

Ils citent Lucilius, Horace, Perſe, Juvenal, qui ont nommé & couvert de honte les Metellus, les Nomentanus, les

L'exemple des Satyriques Romains n'eſt point à ſuivre:

Vetidius & les Criſpins. Mais premiérement, puiſque tous ces Poëtes Satyriques ſoutiennent leur propre cauſe, leur témoignage eſt inſuffiſant. En ſecond lieu, s'il s'agiſſoit d'oppoſer à ces témoignages des autorités, j'alleguerois les Loix des douze Tables, qui défendoient nommément de faire des vers diffamans contre la réputation du Citoyen. Je leur offrirois l'exemple du Théophraſte moderne, qui, ſollicité de communiquer, même en ſecret, le nom des Originaux dont il a ſi bien tracé les caractères, a réſiſté à toutes les prieres & à toutes les inſtances qu'on lui faiſoit. Je n'oublierois pas cet Homme ſi habile dans la connoiſſance des mœurs, ce Peintre ſi fidele de l'amitié, qui, en cenſurant les amis perfides, ſoupçonneux, indolens, s'eſt fait une loi de taire les noms de ceux qu'il caractériſoit; & c'eſt auſſi la régle qu'il a preſcrite dans ſon Traité ſur la Satyre.

j'oppoſe à cet exemple les Loix des douze Tables,

la conduite de la Bruyere,

La diſcrétion de l'Abbé de Villiers.

Mais comme nous combattons ici avec les armes de la raiſon, examinons pourquoi on veut que le vicieux ſoit déſigné par ſon nom. Si l'on fait autrement, dit-on, il eſt à craindre que perſonne ne ſente que c'eſt lui que la Satyre veut cenſurer; & de-là il s'enſuivra que l'Ecrivain ſatyrique aura travaillé ſans fruit

J'oppoſe la raiſon;

Pour réponſe me ſera-t'il permis de faire une queſtion? Tandis que vous craignez que perſonne ne ſe reconnoiſſe dans les tableaux ſatyriques, appréhendez-vous auſſi de n'y reconnoître perſonne? Vous êtes obligé de convenir que vous n'avez pas cette crainte. En effet, quoique l'Ecrivain ne nomme perſonne, le lecteur, en voyant le portrait, en fait l'application à tous ceux à qui il convient. Le Poëte n'avoit qu'un homme en vûë, & dont il a caché le nom; & c'eſt mille qu'il ne connoit pas que ſon tableau a repréſentés.

Plus le Tableau ſera général, plus il ſera d'effet.

Ecoutons là-deſſus les plaintes de la Bruyere: il ſe plaint qu'il s'eſt trouvé des perſonnes auſſi malignes que hardies qui ont oſé nommer ceux que l'Ecrivain, ſuivant leurs conjectures, avoit peints, & publier en ſuite la liſte qu'elles en avoient formées. Et où ces perſonnes ſe ſont-elles trouvées? Eſt-ce à

On appliquoit les caracteres de la Bruyere à mille perſonnes qu'il n'avoit jamais vûës ni connûës.

Paris peut-être, ou à la Cour où la Bruyere faiſoit ſon ſéjour ordinaire ? C'eſt non ſeulement à la Cour & à Paris, mais à Mortagne, à Beleſme & dans les autres petites Villes du Royaume où la Bruyere n'avoit jamais été. Et de quelles perſonnes donnoit-on les noms ? Etoit-ce de celles que la Bruyere avoit connûës ? C'étoit non ſeulement de celles-là, mais encore de celles qu'il n'avoit jamais vûës, & dont il n'avoit jamais ouï parler.

Le vrai moyen de corriger, c'eſt de ne pas nommer.

Après cela n'eſt-il pas évident que moins on déſignera nommément les particuliers, plus on appliquera le tableau général à tous ceux qui lui reſſembleront ? N'eſt-il pas conſtant que plus la peinture ſera univerſelle, plus il y aura de perſonnes qui ſe corrigeront, parce que tous craindront l'ignominie, & que chacun ne diſe, en voyant le tableau ſi parfait : *C'eſt un tel.*

Celui qu'on nomme devient furieux.

J'ajoûte que le moyen de corriger n'eſt pas de nommer, puiſque nous voyons que celui que la Satyre nomme, bien loin de ſe réformer du vice qu'elle lui reproche, ſe livre tout entier à la colére, & devient furieux.

Nommera-t'on les mauvais Auteurs ?

Mais faut-il ſuivre la même régle à l'égard des mauvais Ecrivains ; & en critiquant leurs Ouvrages, faut-il éviter de les nommer ? c'eſt ce qu'il n'eſt pas ſi aiſé de déterminer. Je ſuis frappé de l'exemple de Boileau. Il paſſoit comme en revûë, tous les Auteurs ſans goût, les fléaux de la Littérature de ſon tems, & il les appelloit par leur nom : ſans doute qu'il en auroit uſé autrement, s'il avoit penſé que la choſe ne fût pas permiſe. Mais ce qui me touche ſinguliérement, c'eſt le caractére ordinaire des Auteurs. La plûpart infatués d'eux-mêmes & de leurs Ouvrages, ils n'en apperçoivent pas les défauts ; il faut donc les leur montrer au doigt ; & afin qu'ils ſe connoiſſent, il faut les nommer. Ajoûtons que, dès qu'un Auteur a livré ſon Ouvrage au public, chaque lecteur acquiert le droit de le cenſurer diſertement, & de le déſigner par ſon nom.

Boileau les nommoit.

Les Auteurs pour la plûpart ſont remplis de leur propre mérite ; il faut leur montrer leurs défauts ;

En livrant leurs Ouvrages au public, ils les ont livrés à la cenſure.

Je crois néanmoins que cette déciſion mérite une eſpéce de correctif. Les défauts d'un Ecrivain ne ſont pas attachés à ſon nom, mais à ſon Ouvrage ; j'aimerois donc mieux déſigner

Mettons cependant ici un correctif.

Déſignons leurs Ouvrages plûtôt que leurs noms.

plus ſouvent l'Ouvrage que l'Auteur ; à moins qu'il n'y eût de fortes raiſons d'en uſer autrement. Mais ce que je ne permettrois pas aux Poëtes ſatyriques, c'eſt d'inſérer dans leurs vers des Ecrivains, ſans indiquer leurs Ouvrages, mais préciſément pour les badiner ſur leurs noms, & former un vers qui n'auroit pas été fini ſans cela. Que doit penſer d'une telle conduite le lecteur judicieux ? Ce n'eſt point là le deſſein tout pur de réformer les défauts, c'eſt au contraire l'envie de médire & de diffamer.

Pourquoi les nommer préciſément pour faire le Vers ?

Je demande en effet à ces Poëtes ſi celui qu'ils citent à tout propos n'a rien compoſé de bon. Si cela eſt, n'eſt-ce pas aſſez de l'avoir fait connoître une ſeule fois ? Pourquoi le faire reparoître à chaque inſtant ſur la ſcéne ? Qu'on le laiſſe mourir dans les ténébres, avec ſa malheureuſe production. Mais ſi cet Auteur a fait quelque bon Ouvrage, n'y a-t'il pas de l'injuſtice de le blâmer ſans reſtriction ? Mais ſi celui qui rampoit d'abord eſt capable de s'élever un jour, convient-il de s'empreſſer de le ſatyriſer ? Le Poëte ſatyrique chantera-t'il la palinodie, lorſque le bon Ouvrage paroîtra ? ce n'eſt pas leur coutume. Ainſi l'on verra pour toujours au milieu d'une Satyre le bon Ecrivain noté : le juge impartial ne l'en eſtimera pas moins ; mais il ne pourra s'empêcher de cenſurer les cenſeurs mêmes.

Un Auteur peut avoir fait un bon Ouvrage ;

Ainſi il ne faut pas le blâmer ſans reſtriction.

Un Auteur médiocre eſt capable de s'élever un jour ;

Il ne faut donc pas s'empreſſer de le ſatyriſer.

Quoi qu'il en ſoit, formons le réſultat de nos réfléxions ſur la déſignation des noms dans la Satyre : qu'on nomme rarement les Ecrivains, ſans nommer leurs ouvrages ; qu'on ne nomme jamais les autres, à moins qu'ils ne ſe ſoient déja rendus fameux par leurs déſordres.

Le réſultat de nos réfléxions, c'eſt qu'il ne faut nommer les Ecrivains qu'avec leurs Ouvrages, & ne nommer les vicieux que lorſqu'ils ſont connus publiquement.

QUATRIE'ME SOUS-DIVISION.

Examinons s'il eſt permis de ſatyriſer toutes ſortes de perſonnes, ſans diſtinction.

Il nous reſte à examiner en dernier lieu s'il eſt permis, en retranchant les noms, d'invectiver contre toutes ſortes de perſonnes, ſans aucun égard ni à la naiſſance, ni à la dignité. Il ſemble d'abord que puiſque la Satyre a tant de force & de vertu pour la correction des mœurs, & qu'il n'y a aucune

condition qui n'ait ſes défauts qu'il eſt néceſſaire de réformer, il ne faille refuſer à perſonne un remède auſſi bon & auſſi efficace.

Mais pour réfuter ce raiſonnement, il ſuffit de faire attention à ce principe que l'interêt public doit être préféré à l'interêt particulier ; & de-là il faut conclure qu'il y a deux ſortes de perſonnes qu'il n'eſt jamais permis de ſatyriſer ; les Maîtres des Empires & ceux qui tiennent d'eux l'adminiſtration. La Satyre peut bien ſe tenir dans les Portiques & les Veſtibules des Palais pour y pourſuivre & en chaſſer les adulateurs, les envieux, les calomniateurs, & mille autres peſtes de cette nature : mais elle ne montera jamais juſqu'aux Trônes des Rois, ni ſur le Tribunal des Magiſtrats.

J'excepte les Princes & les Magiſtrats.

On a vû les Poëtes ſatyriques Romains répandre le fiel de la Satyre ſur les Nérons & les Domitiens : on a vû des François, hors de leur Patrie, chercher à gagner par la Satyre contre leur propre Roi l'amitié & la conſidération des étrangers : on a vû de tout tems l'héréſie attaquer les Princes & les Magiſtrats qui ne la favoriſoient point. Mais les perſonnes judicieuſes, & les bons Citoyens ont toujours penſé que c'étoit un crime approchant du parricide que d'oſer cenſurer les Chefs du Gouvernement ; non ſeulement, parce que le Souverain Maître qui nous les a donnés exige que nous les reſpections, comme des Images de ſa Divinité ; mais encore parce que les Têtes de l'Etat ne peuvent être frappées des traits de la Satyre que ces traits ne retombent ſur le Corps de l'Etat, & n'en cauſent ſouvent la ruine entiére.

Ils ſont les Images de la Divinité que Dieu commande de reſpecter.

En effet le ſalut des Empires & de tout Gouvernement dépend de l'autorité des Princes ſur leurs ſujets, & du reſpect des ſujets pour leurs Princes ; Or le but de la Satyre étant d'expoſer à la riſée & à l'indignation publique ceux qu'elle a percés de ſes aiguillons, quelle ſera dans la ſuite le reſpect du peuple pour les Chefs de l'Etat, ſi le peuple a ſaiſi le ridicule ou l'horreur que la Satyre lui a préſentés dans la peinture des défauts de ſes Souverains ? Il eſt aiſé de paſſer de la raillerie au

La conſervation des Etats dépend du reſpect que l'on a pour les Chefs.

L'Hiſtoire fournit les exemples des malheurs dont la Satyre a été la ſource.

mépris, de l'indignation à la haine, & de l'une & l'autre à l'inſulte, & enfin à ces extrémités dont le ſouvenir nous fait encore frémir.

Laiſſons à l'Hiſtoire à réformer les Princes & les Rois.

Laiſſons ceux qui préſident à l'adminiſtration des Royaumes & des Etats au jugement de l'Hiſtoire. C'eſt à elle ſeule d'examiner avec attention les bonnes & les mauvaiſes qualités des Maîtres de la Terre, & de les préſenter à la poſtérité, avec les couleurs que la vérité lui fournit.

PERORAISON.

Qu'avons-nous établi dans cette diſſertation?

Réuniſſons à préſent ſous un même point de vûë tout ce que nous avons dit juſqu'ici ſur la Satyre : Qu'elle entre dans tout Gouvernement bien policé : qu'elle marche ſuivie de ſes jeux ; mais qu'elle ſoit auſſi accompagnée de ſes vertus. Que la vigilance la précéde pour obſerver jour & nuit ce qu'il y a de défectueux dans les mœurs des Citoyens. Que la prudence ſoit à ſes côtés pour marquer avec diſcernement la maniére de reprendre chaque défaut. Que l'exacte vérité dirige ſa main ; que la pudeur jette un voile ſur les vices qu'il ne faut ni décrire ni même enviſager. Que la politeſſe adouciſſe l'amertume de ſes railleries ; & que l'humanité lui apprenne à s'abſtenir des noms des vicieux. Que cependant l'on entende frémir les vices arrachés de leurs ténébres, dépoüillés de leurs maſques, & peints avec les traits qui leur conviennent pour paroître ridicules & déteſtables. C'eſt ainſi que la Satyre ſoutenuë par les Chefs du Gouvernement qu'elle reſpecte, fera la guerre aux méchans, offrira un appui aux gens de bien, & travaillera pour l'avantage de tous les membres de l'Etat.

Que la Satyre doit être admiſe dans un Etat bien policé ;

Qu'elle doit y être admiſe avec précaution ;

Il faut qu'elle ſoit prudente, exacte, réſervée, polie & diſcrete ;

Il faut qu'elle faſſe la guerre à tous les vices, en reſpectant les Chefs de l'Etat.

PERMISSION.

J'Ai lû, par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce Manuſcrit, intitulé, *Diſſertation ſur la Satyre, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'Impreſſion. A Nancy, le 4^e^. Juillet 1753.

THIBAULT.

IDÉE
DE L'ELOQUENCE ROMAINE,
OU
PLAN
DU PLAIDOYÉ DE CICERON
POUR MILON.

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt point ici une Analyſe ſéche & ſans feu ; C'eſt un plan developpé d'un des plus beaux Diſcours de Ciceron. Les raiſonnemens y ſont conſervés avec aſſez d'étenduë, pour avoir de l'agrément ; & les mouvemens de l'ame de l'Orateur y ſont peints aſſez vivement, pour émouvoir le Lecteur judicieux.

Toutes les parties du Diſcours ſont ſéparées les unes des autres : la Diviſion que l'Orateur n'a pas dû annoncer eſt marquée par les Titres ; & dans chaque partie, les raiſonnemens ſont diſtingués. On voit leur ordre & leur gradation, de même que l'arrangement des Penſées.

La lecture méditée de ces ſortes de plans développés eſt infiniment plus utile que les plus longs Traités d'Eloquence ; on en voit bien la raiſon : Les Traités diſent ce qu'il faut faire, mais les Diſcours en petit mettent ſous les yeux les Ecrits mêmes qu'il faut imiter.

PLAN

PLAN DEVELOPPÉ
DU PLAIDOYÉ
DE CICERON
POUR MILON.

MESSIEURS,

PLAN.

EN prenant la défense de Milon, je devrois avoir la même fermeté que lui ; je le sai : Mais le nouvel appareil de ce jugement nouveau me trouble & m'épouvante. Je n'apperçois point, comme à l'ordinaire, la multitude du peuple qui nous environnoit ; je ne vois que des Soldats qui, en nous défendant contre les insultes de nos adversaires, ne laissent pas de nous intimider.

Quand je commence à parler pour Milon, je devrois être aussi ferme que lui :
Mais les Soldats qui nous environnent, quoiqu'ils nous défendent, ne laissent pas de nous troubler.

Rassurons-nous néanmoins : la justice & la sagesse de Pompée nous y invite ; ces Centurions, ces Soldats non seulement nous promettent de nous protéger, mais encore de nous faire écouter. Toute cette multitude de peuple que vous voyez de

Je me rassure néanmoins : Pompée est juste & sage ; Ces troupes de Soldats nous feront faire silence ; le peuple nous favorise ; &

je dois mépriſer ces malheureux nourris par Clodius de rapines & d'incendies.

Pour vous, Meſſieurs, vous allez juger le courage & le mérite :

Je n'abuſerai cependant pas des ſervices que Milon a rendus à la République ;

Je ferai voir qu'il a défendu ſa vie contre les attaques de ſon ennemi.

loin, eſt à nous. Exceptez-en ces hommes tumultueux que Clodius a eu ſoin d'engraiſſer des malheurs publics.

Pour vous, MESSIEURS, banniſſez toute eſpéce de crainte, ſi vous en avez. Vous avez à porter votre jugement ſur de bons & de courageux Citoyens, & à faire éclater d'une maniére effective votre zéle pour eux.

Je ne prétens pas, en parlant pour Milon, faire uſage de ſes grandes actions, de ces actions avantageuſes à la République ; je veux vous faire voir, plus clair que le jour, les piéges que Clodius lui a tendus ; alors, je vous demanderai, pour derniére grace, qu'il nous ſoit au moins permis de mettre notre vie à couvert de l'audace & des traits de nos ennemis.

REFUTATION DES OBJECTIONS.

PREMIERE OBJECTION.

REFUTATION.

Mais avant d'entamer la Cauſe, réfutons les objections.

1.

Un Homme qui avouë en avoir tué un autre, n'eſt pas digne de vivre.

Tout homme, dit-on, *qui confeſſe en avoir tué un autre ne mérite pas de vivre.*

MAis avant de traiter la queſtion particuliére de cette Cauſe, il eſt néceſſaire, pour ſon éclairciſſement, de réfuter ce que nos ennemis & nos accuſateurs ne ceſſent de répéter.

Il n'eſt pas permis, diſent-ils, *à un homme qui confeſſe en avoir tué un autre, de voir la lumiére.*

C'eſt à Rome qu'on débite cette prétenduë maxime :

Mais ne ſommes-nous pas dans Rome, où Horace qui avoüoit avoir tué ſa Sœur, fut abſous ? Dans les cauſes de meurtre, on ſe défend de deux maniéres ; ou l'on nie le fait, ou l'on ſoutient que le meurtre a été commis légitimement. Cette ſeconde maniére de ſe défendre a été approuvée de tous les tems. Sans remonter aux anciens Romains qui ont penſé de la ſorte ; ſans alléguer les fables & le jugement de Minerve ;

N'y a t'il donc aucun meurtre légitime ?

J'établis qu'il y en a, par les autorités les plus reſpectables.

ſans m'appuyer de la conduite du Sénat, pendant mon Conſulat ; les douze Tables ne permettent-elles pas de tuer un voleur de nuit, qu'il ſoit armé, ou non ; & un voleur de jour, s'il ſe défend avec le fer ?

Or de tous les meurtres légitimes, il n'y en a point qui le ſoit plus, qui ſoit même plus néceſſaire, que lorſqu'on repouſſe la force par la force. Et quelle injuſtice y auroit-il d'ôter la vie à un aggreſſeur, à un aſſaſſin ? N'eſt-ce pas ce que la nature nous inſpire ? Que deviendrions-nous, s'il falloit attendre le ſecours du Juge & des Loix, lorſque nous ſommes dans le danger le plus vif & le plus preſſant de perdre la vie ?

La nature nous enſeigne qu'on peut tuer un aggreſſeur impunément.

La Loi Civile n'eſt point contraire à la Loi naturelle : elle nous permet tacitement de nous défendre : elle ne nous fait pas un crime de tuer un homme ; mais elle nous en fait un, de nous armer dans l'intention préciſe & unique de tuer.

La Loi civile & poſitive permet de porter des armes pour ſe défendre : elle proſcrit le deſſein unique de tuer.

SECONDE OBJECTION.

Les ennemis de Milon diſent en ſecond lieu que le Sénat a jugé que le meurtre de Clodius étoit contre les Loix de l'Etat.

II.

Le Sénat a préjugé contre nous.

JE dis au contraire que le Sénat l'a approuvé. Toutes les fois que j'ai traité l'affaire de Milon dans le Sénat, tous les Sénateurs, à la réſerve de quatre ou cinq, ſe ſont déclarés ouvertement pour lui. Auſſi ce Tribun du Peuple, échappé du feu, s'eſt-il toujours plaint que le Sénat, dans ſes Decrets, ſuivoit moins ſa volonté que ce que je lui preſcrivois.

Au contraire le Sénat a toujours approuvé la Cauſe de Milon.

Pour ce qui eſt de la nouvelle Loi portée ſur le fait dont il s'agit, c'eſt contre l'avis même du Sénat. Cette Loi n'étoit pas néceſſaire ; & le Sénat ne s'intéreſſoit pas aſſez à la vie de Clodius, pour former une nouvelle Loi, en vertu de laquelle on vengeât ſa mort.

C'eſt contre l'avis du Sénat que nous avons une nouvelle Loi.

Si le Senat a décidé que la violence en général étoit contre l'Etat, Il n'a rien prononcé ſur le fait particulier qu'il s'agit de décider.

Mais pourquoi le Sénat a-t'il déclaré que l'incendie du Palais, l'inſulte faite à la maiſon de Lépidus, & le meurtre de Clodius étoient contre la République ? parce que toute violence exercée entre Citoyens, dans une Ville libre, eſt toujours contre l'Etat ; parce que l'Etat ſouffre de cette violence ; & moi-même j'ai blâmé la choſe en général ; mais j'ai dit, en même tems, qu'à l'égard des circonſtances particuliéres de force & de guet-à-pens, c'étoit au Juge à les éclaircir.

III.

TROISIEME OBJECTION.

Mais, ajoute-t'on, *Pompée a déja jugé le fait particulier.*

Mais, dit-on en troiſiéme lieu, *Pompée par ſa Loi, a déja jugé, & du fait en général, & de ce qu'il a de particulier. Il a donné une Loi qui concerne le meurtre commis ſur la perſonne de Clodius, dans la Voie Appia.*

Pompée n'a rien préjugé : Le Juge a la liberté d'abſoudre ou de condamner.

POmpée n'a rien préjugé : il ſait que Milon avouë avoir fait l'action ; & cependant Pompée laiſſe aux Juges la liberté de l'abſoudre, ou de le condamner ; parce qu'en effet, ce n'eſt pas le meurtre qu'il faut examiner, mais pourquoi il a été commis.

Ce n'eſt pas le mérite ſingulier de Clodius qui a déterminé Pompée à faire la nouvelle Loi.

Ce n'eſt pas le mérite de Clodius qui a déterminé Pompée à faire une Loi particuliére ; mais les circonſtances du tems. A-t'on vû qu'à l'occaſion de la mort violente de Druſus, de Scipion l'Africain on ait fait des Loix ſpéciales, pour réprimer l'attentat ? Quand on eut découvert l'Eſclave aſſaſſin que Clodius avoit appoſté pour tuer Pompée, fit-on une nouvelle Loi ? C'étoit là le moment, ou jamais. Si j'avois ſuccombé aux piéges de Clodius, qui en vouloit à ma vie, auroit-on formé une commiſſion particuliére, pour juger le crime commis ? Non : parce que nous avons des Loix ſur ces objets, & des punitions prononcées par les Loix.

Pompée a voulu faire voir qu'il étoit ſincére-

Pourquoi donc Pompée en a-t'il uſé autrement à l'égard

de Clodius ? le voici : Pompée étoit ami de Milon, il avoit été ennemi de Clodius ; ſi, au milieu de la joie commune, il eût fait éclater la ſienne, il auroit fait ſoupçonner qu'il n'étoit pas bien réconcilié avec lui. D'ailleurs quoiqu'il ait porté une Loi ſinguliére, il ſait que les Juges qu'il a choiſis jugeront avec ſageſſe, avec intégrité. Auſſi a-t'il choiſi les plus diſtingués parmi les Ordres de l'Etat ; & celui qui préſide au Jugement a fait voir avec quelle force il mépriſe les clameurs d'une multitude forcenée.

rement reconcilié avec Clodius ſon ancien ennemi.

Enfin le choix des Juges démontre l'intention de Pompée.

Mais venons enfin à la Cauſe : s'il eſt vrai que l'aveu d'avoir tué ne ſoit point inuſité ; que le Sénat n'ait rien décidé contre nous ; que le Légiſlateur nous ait permis de diſcuter le point de Droit ; s'il eſt vrai enfin que le Préſident & tous les Juges qui l'accompagnent ſoient d'un caractére à juger notre Cauſe avec toute l'exactitude poſſible ; que reſte-t'il à examiner ? Un ſeul point : il eſt de ſavoir lequel des deux a tendu des piéges à l'autre ; Clodius eſt-il l'aggreſſeur, ou eſt-ce Milon ?

Si l'on ne peut rien nous oppoſer, examinons le point de la conteſtation.

Clodius eſt-il l'aggreſſeur, ou Milon ?

NARRATION.

NARRATION.

Pour faciliter cette recherche, voyons ſommairement comment les choſes ſe ſont paſſées.

Voyons d'abord les circonſtances du fait.

Clodius ayant réſolu de ruiner dans ſa Préture la République par toute ſorte de forfaits, & voyant que les Comices de l'année précédente avoient tellement été prorogés qu'il ne pouvoit exercer la Préture que pendant quelque mois, abandonna tout-à-coup ſes pourſuites, & ſe réſerva pour l'année ſuivante : ſa vûë, comme il le diſoit, étoit d'avoir une année plèine & entiére, pour gérer ſa Préture, c'eſt-à-dire, pour tout bouleverſer dans l'Etat.

Clodius vouloit avoir une année entiére d'exercice de Préture, pour troubler l'Etat :

Mais ſi Milon devenoit Conſul, les efforts de Clodius ſeroient ſans contredit réprimés ; & il y avoit apparence que Milon parviendroit au Conſulat. Clodius prit donc le parti des Compétiteurs de Milon : Mais plus il s'intriguoit, plus

Si Milon devenoit Conſul, le projet de Clodius étoit réprimé.

Clodius s'oppoſe donc aux ſuffrages en faveur de Milon ; Mais en vain.

Clodius dit alors hautement qu'il falloit tuer Milon.

Milon ſe fortifioit. Lorſque cet homme préparé à toutes ſortes d'attentats vit que Milon ſon ennemi étoit ſûrement Conſul, & qu'il étoit déclaré tel par les ſuffrages du Peuple Romain, alors Clodius leva le maſque, & dit hautement, tantôt dans le Sénat, tantôt dans l'aſſemblée du Peuple, qu'il falloit tuer Milon.

Cependant Clodius ſavoit que Milon devoit ſe rendre à Lanuvium le 20. Janvier.

Cependant Clodius ſachant que Milon devoit néceſſairement ſe rendre à Lanuvium le 20 Janvier pour la nomination d'un Prêtre, parce que Milon étoit Dictateur de Lanuvium, Clodius partit tout-à-coup de Rome, la veille, dans le deſſein, comme l'événement l'a fait voir, de dreſſer, au devant de ſa Maiſon de campagne, des embûches à Milon.

Clodius part la veille, & ſe tient en embuſcade.

Milon ne ſort de Rome que fort tard.

Celui-ci, le même jour, ne ſortit du Sénat qu'à la fin de l'aſſemblée; il revint chez lui, changea de chauſſure & d'habit; il s'arrêta même, quelques momens, par complaiſance pour ſa femme qui ſe préparoit. Enfin Milon partit de Rome, dans le tems que Clodius auroit pû être de retour, s'il eût dû revenir ce jour-là.

Clodius vient à ſa rencontre en équipage d'aſſaſſin, à cheval, armé avec des gens choiſis & armés.

Clodius vint à ſa rencontre, dégagé de tout attirail inutile; il étoit à cheval, ſans ſa compagnie ordinaire de gens, ſans ſa femme; ce qui ne lui arrivoit preſque jamais: Tandis que notre prétendu aggreſſeur étoit avec ſa femme, dans une voiture, enveloppé dans ſon manteau, accompagné d'une multitude de jeunes eſclaves femmes & enfans. Milon parut vis-à-vis de la Maiſon de Clodius, environ vers l'onziéme heure du jour. Auſſitôt pluſieurs des gens de Clodius, de l'endroit élevé où ils étoient fondent ſur Milon; d'autres, ayant pris les devants, tuent le Cocher. Milon attaqué ſort de ſa Voiture, &, rejettant ſon manteau, ſe défend vaillamment.

Milon eſt en voiture, enveloppé de ſon manteau, avec ſa femme, accompagné de jeunes eſclaves, femmes & enfans.

Vers l'onzieme heure du jour Clodius fond ſur Milon.

Le Cocher eſt tué.

Partie des Gens de Clodius, l'épée à la main, reviennent à la Voiture, afin de ſurprendre Milon par derriére: partie, dans la perſuaſion que Milon étoit déja tué, commencent à tomber ſur ſes eſclaves qui ſuivoient de loin. De ceux-ci, les

Milon ſort de ſa voiture, ſe défend vaillamment: On l'inveſtit.

Les Gens de Milon qui

uns ſont mis à mort ; d'autres, voyant que l'on combattoit près de la Voiture, qu'on les empêchoit de ſecourir leur Maître ; &, entendant de la bouche même de Clodius, que Milon avoit péri ; alors ces eſclaves firent, ſans l'ordre de leur Maître, ſans qu'il le ſût, ſans qu'il fût préſent, ils firent ce que chacun voudroit que ſes eſclaves exécutaſſent, dans une pareille occaſion.

ſuivoient de loin, viennent à ſon ſecours ; ils tuent Clodius.

QUESTION.

QUESTION.

Les choſes ſe ſont paſſées, Meſſieurs, comme je viens de vous les expoſer. L'aggreſſeur a ſuccombé, la force a été repouſſée par la force, ou plutôt, le courage a ſurmonté l'audace.

Eſt-ce Clodius qui a tendu des piéges, ou eſt-ce Milon ? Voilà le point.

Quel eſt actuellement le point de notre conteſtation ? ce n'eſt pas de ſavoir ſi Clodius a été tué ; nous l'avoüons : mais de ſavoir s'il a été tué légitimement. Il eſt certain qu'il y a eu des embûches dreſſées ; mais par qui ? eſt-ce par Clodius ? eſt-ce par Milon ? La choſe eſt incertaine ; & voilà ce qu'il faut examiner. *Il n'y a donc rien autre choſe à décider que cette Queſtion ; lequel des deux a dreſſé des embûches à l'autre ;* ſi c'eſt Milon, il faut qu'il ſoit puni ; ſi c'eſt Clodius, nous devons être abſous.

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE PARTIE.

Clodius a dreſſé des embûches à Milon.

Comment peut-on prouver que Clodius a tendu des piéges à Milon ? Il ſuffit de faire connoître d'abord qu'un homme auſſi entreprenant & auſſi méchant que Clodius, tiroit de grands avantages de la mort de Milon. C'eſt à des hommes de ſon caractere qu'il faut appliquer le mot de Caſſius : *Quel profit lui en revenoit-il ?*

Je démontre que Clodius eſt l'aggreſſeur.

Premierement,

Par l'avantage qu'il retiroit de la mort de Milon.

I.

Milon étant mort, perſonne n'étoit capable de s'oppoſer aux projets inſenſés de Clodius.

Voyez les Loix qu'il avoit formées.

Milon perdoit au contraire à la mort de Clodius.

Il perdoit l'exercice de ſon courage, & la faveur du Peuple Romain, pour parvenir au Conſulat.

PREMIER RAISONNEMENT.

Or, Milon étant mort, voici ce que Clodius gagnoit; Il éloignoit un Conſul ſous lequel il n'étoit pas poſſible qu'il commît le moindre crime: Bien plus, il devenoit Préteur ſous des Conſuls qui fermeroient les yeux ſur les projets furieux qu'il ſe propoſoit de mettre à exécution. Connoiſſez, Meſſieurs, les funeſtes Loix qu'il nous préparoit. Repréſentez, Sextus, le recueil de ſes Loix.

Milon, au contraire, perdoit beaucoup à la mort de Clodius. Pourquoi en effet le Peuple Romain s'empreſſoit-il de déferer le Conſulat à Milon? Si ce n'étoit pour avoir un homme qui domtât les fureurs de ce Préteur audacieux. Clodius mort, le Conſulat qui ne pouvoit manquer, n'eſt plus ſi proche: Il faut que Milon s'efforce par de nouvelles entrepriſes, à mériter la faveur du Peuple Romain.

II.

Clodius haïſſoit Milon, & il avoit pluſieurs motifs de le haïr.

SECOND RAISONNEMENT.

A ce motif d'utilité, Clodius joignoit la haine la plus irréconciliable contre Milon. Celui-ci n'avoit point de raiſon de le haïr; c'étoit la ſource de ſa gloire; ou, s'il le haïſſoit, c'étoit de cette haine que les Gens de bien ont pour les méchans. Mais, Clodius déteſtoit Milon, en forcené: Il voyoit en lui le Défenſeur de ma vie, le frein de ſes fureurs, enfin ſon Accuſateur.

III.

Clodius étoit violent de ſon caractère; & l'a manifeſté par les traits les plus marqués.

TROISIEME RAISONNEMENT.

Conſidérons le caractere & les actions de l'un & de l'autre. Dirons-nous que Clodius étoit un modéle de modération, & que Milon eſt un emporté? Quoi! Meſſieurs, lorſque je fus obligé d'abandonner la Ville, Clodius ne venoit-

il

il pas contte moi, à la tête d'uné troupe d'eſclaves armés? Quel tumulte! Quelle violence, malgré ma retraite, & depuis! Le poignard de Clodius n'a ceſſé de pourſuivre les plus illuſtres Citoyens.

Y a-t'il quelque choſe de ſemblable dans Milon? Tous ſes efforts ont eu pour but d'empêcher l'oppreſſion que Clodius méditoit; & ſi Milon eût voulu le tuer, combien d'occaſions, & les plus favorables! N'a-t'il pas pu s'en défaire, ſurtout lorſque la Loi de mon rappel fut portée? Si Milon eût exécuté le coup, toute la Ville, toute l'Italie l'auroit avoué.

Et dans quel tems encore? Dans le tems que tous les Magiſtrats étoient contraires à Clodius; un Lentulus Conſul, ſept Préteurs, huit Tribuns: Dans le tems que Pompée, ſon ennemi capital, étoit l'auteur & le chef de mon rappel. Tous les Citoyens l'avoient en abomination, à cauſe de moi; enſorte que ſi quelqu'un lui eût ôté la vie, bien loin d'infliger aucune peine, on auroit penſé à reconnoître un ſervice ſi important. Milon s'eſt contenu.

Je parle d'occaſions! Mais y eut-il jamais une raiſon plus forte de ſe défaire de Clodius, que lorſque celui-ci attaqua Pompée plaidant pour Milon? Depuis peu étoit-il difficile à Milon de délivrer la République de ce malheureux, lorſque pourſuivi par Antoine, il s'étoit caché ſous un eſcalier? Quoi! Lorſqu'il interrompoit les Aſſemblées du Champ de Mars, & qu'épouvanté tout-à-coup à l'aſpect de Milon, il fuyoit vers le Tibre, ne faiſiez-vous pas des vœux, afin que Milon voulût bien faire uſage de ſa valeur?

Si donc Milon n'a pas profité de la faveur, des occaſions, du lieu, du tems de l'impunité, penſez-vous qu'il aura conçu ce deſſein, lorſque tout lui étoit contraire, & ſurtout à la veille de l'Aſſemblée pour l'élection des Conſuls? On ſait combien un Candidat eſt timide, & juſqu'où va la délicateſſe du Peuple Romain, à l'égard de tous ceux qui ſe mettent ſur les rangs.

Milon n'a pas même profité des occaſions les plus juſtes & les plus favorables,

pour délivrer la République d'un ſi mauvais Citoyen,

BIBLIOTHECA SEMINARII CLERICALIS TREVIRENSIS

Clodius ſe flattoit de l'impunité.

Clodius ſe flattoit de dominer par la mort de Milon ; &, ce qui augmentoit l'audace de Clodius, c'étoit l'eſperance de l'impunité.

IV.

QUATRIEME RAISONNEMENT.

Il avoit proteſté que Milon périroit dans trois jours de ſa main.

Mais, qu'ai-je beſoin de raiſonner par conjectures? Clodius avoit déclaré que Milon périroit dans trois jours ; & c'eſt préciſément le troiſiéme jour que s'eſt paſſé l'événement qui donne lieu à la conteſtation.

V.

CINQUIEME RAISONNEMENT.

Il ſavoit le voyage indiſpenſable de Milon à Lanuvium.

Clodius avoit connoiſſance du départ de Milon ; je l'ai déja dit. Il ſavoit que le voyage de Lanuvium étoit indiſpenſable ; il prit donc les devans. Et quel jour? Le jour que ſa préſence étoit néceſſaire à Rome, pour appuyer dans une Aſſemblée ſéditieuſe les efforts d'un Tribun qui étoit à ſa dévotion.

Milon au contraire ne pouvoit ſoupçonner que Clodius reviendroit à Rome.

Milon, au contraire, ne pouvoit pas même ſoupçonner que Clodius reviendroit à Rome, & ſeroit en route ce jour-là. Voyons ce que diſent vos Témoins. Ils dépoſent que Clodius devoit ce jour-là reſter à ſa maiſon d'Albanum, mais que tout-à-coup on vint lui dire que Cyrus l'Architecte étoit mort, & qu'ainſi il prit ſur le champ la réſolution de revenir.

Les Témoins entendus le juſtifient, & moi avec lui.

Tirons deux conſéquences eſſentielles de ce fait : L'une en faveur de Milon, l'autre pour moi : Donc Milon ne s'eſt pas mis en chemin pour attaquer Clodius, puiſqu'il ne devoit pas le rencontrer ce jour-là : Donc Clodius n'a pas été tué à mon inſtigation, puiſque je n'ai pas pu conſeiller ce que je ne pouvois pas même ſoupçonner.

SIXIEME RAISONNEMENT.

VI.

Mais, dira-t'on, ſi Clodius devoit reſter à ſa Maiſon de Campagne, il n'a pu penſer à attaquer Milon. Ce Meſſager qui, dit-on, annonçoit la mort de Cyrus, je le vois qui vient dire que Milon approchoit. Car à quoi bon venir annoncer la mort de Cyrus que Clodius avoit laiſſé à Rome tout mourant, & dont il étoit héritier avec moi? Mais je ſuppoſe qu'on venoit lui apprendre cette nouvelle; rien ne pouvoit preſſer ſon départ pour Rome: Il étoit héritier, ſoit. Premiérement, falloit-il s'empreſſer de partir à la nuit? En ſecond lieu, que perdoit-il d'attendre juſqu'au lendemain?

Clodius qui ne devoit pas revenir à Rome, change de réſolution à la nouvelle de l'approche de Milon.

SEPTIEME RAISONNEMENT.

VII.

Au contraire, ſi Milon avoit eu le mauvais deſſein qu'on lui impute, bien loin de s'éloigner de Rome, il devoit ſe tenir en embuſcade près des murs de la Ville: C'eſt là qu'il auroit tué Clodius avec avantage. 1°. Pendant la nuit. 2°. Dans un lieu rempli de voleurs & d'aſſaſſins. 3°. Dans un lieu où Clodius en avoit maltraité & volé tant d'autres. Milon, en niant le fait, auroit obtenu croyance, & le ſoupçon ſeroit tombé ſur tout autre que ſur lui.

Si Milon eût voulu tendre des piéges à Clodius, il l'auroit attendu près des murs de la Ville, : Il ne l'a pas fait.

Récapitulation des Raiſonnemens précédens.

Toutes nos preuves ſe ſoutiennent juſqu'ici, MESSIEURS: Je vois qu'il étoit avantageux à Milon que Clodius vêcût, & que la mort de Milon étoit très-convenable aux deſſeins de Clodius; que la haine de Clodius pour Milon étoit très-vive, & que celui-ci ne le haïſſoit pas: Que Clodius avoit l'habitude perpétuelle d'employer la force, & que Milon ne faiſoit que la repouſſer: Que Clodius avoit publié que Milon

Réſumons nos preuves:

Mort de Milon avantageuſe à Clodius;
Haine de Clodius;

Son caractère furieux;
Sa proteſtation publique;

que Milon périroit ;

Voyage de Clodius, dès qu'il a connoiſſance de celui de Milon ;

Son changement de réſolution pour revenir à Rome, à la nouvelle que Milon approchoit ;

Avantage pour Milon d'attendre près des murs de la Ville, s'il eût été l'aggreſſeur ; avantage dont il n'a pas profité.

mourroit, & que Milon n'a rien dit de ſemblable de Clodius : Que le départ de Milon étoit connu de Clodius, & que Milon ne ſavoit pas le retour de celui-là : Que le voyage de Milon étoit néceſſaire, & que le voyage de Clodius ne lui convenoit pas dans les circonſtances où il ſe trouvoit : Que Milon avoit dit hautement qu'il ſortiroit de Rome, & que Clodius a diſſimulé qu'il reviendroit : Que Milon n'a point changé de deſſein, & que Clodius a feint un prétexte pour en changer : Que ſi Milon eût dû tendre des piéges à Clodius, il devoit attendre & s'arrêter près des murs de la Ville ; & que Clodius, quand même il n'auroit pas craint Milon, devoit appréhender d'approcher de la Ville pendant la nuit.

VIII.

Pourſuivons : Le lieu du combat propre au deſſein de Clodius.

HUITIEME RAISONNEMENT.

Voyons maintenant un autre point déciſif : Le lieu où la rencontre s'eſt faite, étoit-il plus propre ponr Clodius ou pour Milon ? Faut-il longtems délibérer ? C'étoit devant la Maiſon de Campagne de Clodius, remplie d'une multitude de gens robuſtes ; c'étoit un lieu élevé ; c'étoit delà que Clodius pouvoit ſe jetter avec avantage ſur Milon.

Son équipage, celui d'un aſſaſſin :

L'équipage de Milon, celui d'un voyageur embarraſſé.

La précipitation de Clodius, ſon agitation.

Quand même je ne vous dirois pas comment la choſe s'eſt paſſée, la ſeule repréſentation dans un Tableau vous manifeſteroit l'aſſaſſin & l'innocent. Milon dans un carroſſe, enveloppé de ſon manteau, ſa femme à côté de lui : Eſt-ce là l'équipage d'un homme à mauvais deſſein ? Voyez Clodius : Il ſort de ſa Maiſon de Campagne avec précipitation, ſur le ſoir, & il attend l'approche de Milon : Il eſt à cheval, ſans femme, ſans grec ; il a pour compagnie une troupe de gens choiſis, oppoſée à des femmes & des Muſiciens.

Premiere Objection réfutée.

Mais il eſt vaincu :

Il eſt cependant vaincu, parce que l'aſſaſſin ne tuë pas toujours le voyageur ; parce que Milon, quoique ſans prépara-

tion, étoit toujours prêt à défendre ſa vie contre un homme qui étoit ſon ennemi déclaré. Ajoutez l'incertitude des événemens dans les combats; ajoutez la négligence de Clodius, qui ne fit point attention aux eſclaves de Milon leſquels ſuivoient de loin, & qui déſeſperant de la vie de leur maître, lui donnerent des preuves de leur fidélité en puniſſant l'aſſaſſin.

Nulle conſéquence à tirer delà contre Milon.

Seconde Objection réfutée.

Fera-t'on un crime à Milon d'avoir affranchi ſes eſclaves, afin de les ſouſtraire à la queſtion? Mais de quoi s'agit-il? La queſtion eſt néceſſaire quand on nie le fait; mais nous l'avoüons. Clodius a-t'il été tué légitimement? Voilà le point de Droit qu'il s'agit ici de diſcuter. Si Milon a donné à ſes eſclaves la liberté, c'eſt la moindre récompenſe qu'il pouvoit leur accorder: Il a reçu d'eux la vie, & c'eſt par leur moyen qu'il eſt échappé à la cruauté de ſon ennemi.

Mais Milon a affranchi ſes eſclaves;

Pouvoit-il faire quelque choſe de moins?

Troiſiéme Objection réfutée.

Mais, dit-on, les eſclaves qui ont été appliqués à la queſtion, chargent Milon: ajoutons pour réponſe que ce ſont les eſclaves de Clodius; & que c'eſt Appius l'accuſateur qui les a produits, après les avoir enfermés chez lui, & menacés de mort, s'ils ne répondoient ſuivant ſes deſſeins.

Mais il eſt chargé par les eſclaves de Clodius;

Nulle preuve plus foible que celle-là.

NEUVIEME RAISONNEMENT. IX.

Si vous n'êtes pas encore convaincus par toutes les preuves que je vous ai données, des vuës pures & droites de Milon, ſouvenez-vous, MESSIEURS, avec quelle viteſſe il rentra dans la Ville: Il parut ſur la Place publique, mais avec quelle grandeur d'ame, avec quelle aſſurance dans ſes diſcours & dans ſon maintien? Il ſe livra tout entier au Se-

Voulez-vous connoître à fond l'innocence & la candeur de Milon?

Voiez comme il paroît dans Rome, ferme, aſſuré; il ſe livre à Pompée.

nat & à Pompée, à qui la puiſſance ſouveraine avoit été confiée; il s'y livra, parce qu'il n'avoit rien à ſe reprocher; & par cette conſtance, cette préſence d'eſprit, il s'attira l'eſtime & l'approbation du Senat.

Accuſation calomnieuſement imaginée.

Quelle eſt ſa conſtance à mépriſer tous les faux bruits, toutes les fauſſes accuſations?

Quels bruits cependant ſes ennemis & des gens peu éclairés ne répandoient-ils pas contre Milon! Selon eux, il ne devoit plus revenir. Pluſieurs diſoient: Il s'emparera de quelque Place forte; il fera la guerre à ſa patrie; tout s'eſt trouvé faux; & Milon s'eſt mis au deſſus de la calomnie.

C'eſt avec la plus ſcrupuleuſe attention, que l'on fait l'examen;

On ajoutoit qu'il y avoit des amas d'armes de toutes les ſortes, & des matières préparées pour mettre le feu dans Rome; on accuſoit ſes eſclaves d'avoir conjuré contre Pompée; on venoit dire que la Maiſon de Céſar avoit été inſultée pendant la nuit; on ſoupçonnoit Milon de cacher, juſques dans le Sénat, un poignard ſous ſa robe: Pompée, comme chargé de la ſureté publique, étoit obligé de tout écouter, d'examiner tout; & toutes ces accuſations deſtituées de la moindre apparence, ont été trouvées fauſſement & malicieuſement imaginées.

Et-il eſt pleinement juſtifié.

Soupçons de Pompée ſans vrai-ſemblance.

Que lui reſte-t'il à combattre?

Nous n'avons donc plus rien à craindre que les ſoupçons particuliers de Pompée. Oui, Pompée, ſi vous craignez Milon, ſi vous penſez qu'il en veut à préſent à votre vie, & qu'il a autrefois machiné quelque choſe contre vous, ſi toutes les forces de la République dont vous êtes armé, ſont préparées & dirigées contre un homme ſeul, il faut donc que Milon ſoit bien puiſſant & bien redoutable: Mais la choſe eſt-elle vraiſemblable? Diſons la vérité: Cette puiſſance & cette autorité dont vous êtes revétu, vous eſt donnée pour guérir & pour raffermir les parties malades & chancelantes de l'Etat.

Sera-ce les défiances de Pompée?

Elles ſont ſans vrai-ſemblance:

Soupçons que Milon ſe ſoumet de guérir par l'exil volontaire.

Si Milon avoit eu le tems, il vous auroit fait voir que jamais perſonne ne lui a été plus cher que vous ; & ſi enfin il ne pouvoit réuſſir à vous perſuader, & que ſa ruine fût le repos de l'Italie & de Rome, il s'exileroit volontairement ; & en partant, il vous conjureroit de vous ſouvenir de l'inſtabilité de la fortune, & de l'infidélité des amis. Un tems viendra peut-être, où vous regretterez un ami auſſi conſtant & auſſi courageux.

Elles ſeront levées par l'exil volontaire de Milon, s'il le faut.

Soupçons éteints dès-à-préſent.

Mais, Meſſieurs, Pompée eſt trop inſtruit des Maximes de l'Etat, pour penſer qu'avec la puiſſance abſoluë dont il eſt revêtu, il ait beſoin d'attendre une condamnation judiciaire contre un homme que l'on accuſe de vouloir abolir les jugemens. Je dis plus : Pompée connoit que c'eſt à tort que Milon a été ſoupçonné ; la Loi qu'il a portée le démontre : il vous eſt permis par cette Loi, Meſſieurs, d'abſoudre Milon ; & je penſe que vous le devez. Et ſi Pompée paroit ici avec un appareil militaire, c'eſt pour vous proteger contre la violence, & vous donner plus de liberté de prononcer votre jugement.

Elles ſont déja éteintes ;

Pompée reconnoit l'innocence de Milon ;

Et il eſt ici, Meſſieurs, pour vous donner la liberté de juger comme vous penſez.

SECONDE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Quand Milon avoüeroit avoir voulu attenter à la vie de Clodius, encore ne devroit-il pas être puni.

J'AI juſtifié Milon ; mais ſuppoſons que je ne l'aie pas fait ; Milon néanmoins pourroit ſe glorifier avec impunité de l'avoir aſſaſſiné. Pourquoi ? Parce qu'il auroit délivré la République d'un mauvais Citoyen. Rappellez-vous, MESSIEURS,

Allons plus loin : *Quand Milon auroit attenté de deſſein prémédité à la vie de Clodius,*

les crimes de Clodius: Adultère, profanateur, inceſtueux, ennemi des meilleurs Citoyens, prodigue aveugle des biens de l'Etat, ſans régle, ſans loi, ſans modération, pillant & ravageant à force ouverte tout ce qu'il jugeoit à propos, ſans diſtinction du public ou du particulier, du citoyen ou de l'étranger. La République étoit accoutumée & comme inſenſible à ſes brigandages. Mais s'il fut parvenu à l'Empire Conſulaire, qu'euſſiez-vous fait? Vos femmes & vos enfans n'auroient pas été à couvert de ſes inſultes. Dis-je quelque choſe qui ne ſoit évident? Avec ſon armée d'eſclaves, il auroit envahi tout l'Etat, & toute la fortune des particuliers.

n'auroit-il pas étouffé un inſâme profanateur, un homme ſoüillé de toutes ſortes de crimes?

Si donc Milon paroiſſoit devant vous l'épée ſanglante à la main, & qu'il vous dît: Citoyens, écoutez-moi. J'ai mis à mort Clodius, & avec ce fer j'ai abbatu ſes fureurs & fixé dans la Ville la juſtice & toutes les vertus; y auroit il à craindre qu'on n'approuvât point ſon action? Mais diſons quelque choſe de plus.

Ne vous auroit-il pas délivré de la peſte publique?

Si cela eſt, qui eſt-ce qui pourroit blâmer ſon action?

Y a-t'il quelqu'un qui ne ſoit perſuadé que Milon, en tuant Clodius, a mis dans les cœurs des Romains la joie la plus vive & la plus durable? Nous allons joüir pendant le Conſulat de ce Grand-homme que nous voyons, nous allons joüir de la paix, du bon ordre & de la tranquillité. Mais pourrions-nous l'eſperer, ſi Clodius étoit vivant? N'étoit-il pas la ſource du crime & de la déſolation.

Car enfin ſi Clodius eût vêcu, y auroit-il le moindre bien à eſpérer pour l'Etat?

Faites, Meſſieurs, cette réflexion: Il s'agit dans ce moment même de l'exécution de la Loi portée ſur la mort de Clodius; imaginez-vous que j'ai le pouvoir de vous faire abſoudre Milon, mais à condition que Clodius reſſuſcitera. Quoi! Meſſieurs, vous pâliſſez? Le vain fantôme de Clodius que votre imagination vous préſente vous frappe; que ſeroit-ce donc s'il vivoit? Suppoſons que Pompée peut avec autant de facilité rendre Clodius à la vie, qu'il a porté la Loi de l'exécution de laquelle il s'agit; croyez-vous donc que Pompée uſeroit de ſa Puiſſance? Non, Meſſieurs, il n'en

Vous ne voudriez pas le voir reſſuſcité:

Pompée, quand il en auroit le pouvoir, ne le rendroit pas à la vie:

n'en uſeroit pas ; le bien de l'Etat s'y oppoſeroit.

Vous êtes donc les vengeurs de la mort d'un homme que vous ne voudriez pas faire revivre, quand vous le pourriez. Si cela eſt, ſouffrirez-vous, Meſſieurs, que Milon qui mériteroit même des récompenſes pour vous avoir délivré du plus abominable de tous les hommes, ſoit traîné au ſupplice ? Il avoüeroit le deſſein prémédité, s'il l'avoit eu, & il diroit hautement qu'il s'eſt porté à cette action, pour la liberté commune : En parlant de la ſorte, il ne ſe chagrineroit pas même de l'ingratitude de ſes Citoyens, s'ils en avoient ; il ſe conſoleroit comme les Grands-hommes, par le témoignage intérieur d'avoir fait une belle action.

Vengerez-vous donc la mort d'un homme que vous ne voudriez pas faire revivre ſi vous le pouviez?

Bien loin de craindre les châtimens, Milon devroit avoir des récompenſes ; mais il ſe contente de votre reconnoiſſance ; il ſe contenteroit même du témoignage intérieur qu'il ſe rend.

TROISIEME PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

Ce n'eſt point à Milon que l'on doit le bienfait de la mort de Clodius, mais aux Dieux Immortels.

Mais c'eſt aux Dieux Immortels que vous devez la deſtruction de Clodius.

MAIS ce n'eſt point à Milon que vous devez le bienfait de la mort de Clodius, c'eſt aux Dieux. Oui, Meſſieurs, il y a une Divinité, un Etre Souverain qui gouverne cet Univers avec un ordre admirable ; &, tout inviſible qu'il eſt, il n'eſt pas moins réel, actif & préſent.

Il y a une Providence ;

C'eſt cette Providence qui a fait périr ce monſtre ſi funeſte ; c'eſt elle qui lui a d'abord inſpiré la penſée d'attaquer, à main armée, un vaillant homme, afin d'en être vaincu, & de perdre par-là l'impunité. Les Autels ſe ſont émus ; la Réligion a fait valoir ſes droits ; enfin le grand Jupiter du haut de ſa montagne a ouvert les yeux, & s'eſt vengé des profanations du ſcélérat.

Et c'eſt elle qui a frappé le monſtre :

Jupiter a ouvert les yeux & a vengé la Religion profanée.

Faites, Meſſieurs, attention à ces deux autres circonſtances : 1°. Clodius a reçu la bleſſure mortelle devant le Temple de la bonne Déeſſe qui ſemble s'être réſervé cette puni-

tion. 2°. La colére des Dieux n'a pas permis qu'il reçût les honneurs des funérailles, & a voulu que ſon corps fût brulé & déchiré dans l'endroit où ſa vie avoit été tant de fois condamnée.

Ce malheureux se préparoit à de nouveaux forfaits ;

Ce malheureux avoit commis toute ſorte de crimes ; il ſe préparoit à de nouveaux forfaits ; il n'y avoit perſonne qui s'y oppoſât que Milon. Les Dieux Immortels l'ont pouſſé à attenter à la vie de Milon ; ſans cela il n'étoit pas poſſible qu'il périt. Comment en effet la République ſe ſeroit-elle vengée ? Comment le Sénat auroit-il arrêté les fougues de Clodius Préteur ? Rien ne lui auroit réſiſté ; il auroit été maître de nos vies & de nos biens. Doutez-vous du mal qu'il auroit fait étant Préteur, étant Conſul, puiſque, tout mort qu'il eſt, il a brûlé, détruit, profané le Palais du Sénat, & qu'il a ſuſcité parmi le Peuple le tumulte & les meurtres ?

Il n'y avoit plus dans la République aſſez de force pour l'arrêter.

Les Dieux ſont venus à notre ſecours, & nous ont délivrés.

PERORAISON.

Que dois-je faire actuellement, Meſſieurs ? Vous conjurer de vous laiſſer toucher en faveur de Milon.

Mais en voilà aſſez ſur la Cauſe. Que me reſte-t'il à faire à préſent, Meſſieurs, qu'à vous prier de vous laiſſer toucher en faveur de Milon ? Moins il implore votre compaſſion, plus vous devez la lui accorder. Je ſuis ſaiſi & accablé des diſcours qu'il me tient : Que mes Concitoyens joüiſſent ſans moi du repos que je leur ai procuré ; je quitte ma Patrie, & je me retire. Ce n'étoit pas là cependant ce que j'attendois du Sénat, des Chevaliers, & de tous les Gens de bien auſquels je m'étois dévoüé, & j'eſpérois au moins que votre éloquence me ſeroit de quelque utilité.

Sa fermeté eſt un motif qui vous y engage.

Ecoutez ſes diſpoſitions.

J'ai affranchi ma Patrie ; je me retire :

Mes Concitoyens ne ſont point ingrats, mais ils ſont timides. Quelque choſe qu'il m'arrive, j'emporterai leur bienveillance ; quoiqu'il en ſoit, il me ſera toujours honorable d'avoir délivré ma Patrie ; c'eſt cette gloire qui me flatte : Quelque part que ſoit mon corps, on ſe ſouviendra toujours de Milon, & de ce qu'il a fait.

J'avois lieu d'attendre qu'on me ſoutiendroit.

J'emporte au moins la gloire d'une belle action.

Voilà, Meſſieurs, les penſées de l'intrépide Milon, & voici ce que je lui réponds. Je ne puis que loüer une ſi généreuſe diſpoſition; mais plus je vous eſtime, plus je ſens la douleur d'une cruelle ſéparation ; & cependant je n'ai pas même la conſolation, quand vous m'êtes enlevé, de pouvoir me fâcher contre ceux qui m'affligent, parce que ce ſont mes amis, ce ſont ceux à qui j'ai obligation qui vous ſéparent de moi.

Je le loüe de ſon intrépidité : Mais quelle douleur pour moi, ſi je ſuis ſéparé de lui !

Une ſeule choſe me ſoutient, c'eſt que je n'ai manqué ni d'amitié ni de zèle pour vous ſervir. Que me reſte-t'il à faire que d'embraſſer la même fortune que vous ? Oui, Meſſieurs, augmentez, en ſauvant Milon, les obligations que je vous ai, ou perdez, en le condamnant, tous les bons offices que j'ai reçus de vous.

Augmentez, Meſſieurs, en le ſauvant, les obligations que je vous ai.

Milon n'eſt point touché de mes larmes : La vertu ne peut être exilée, dit-il, la mort n'eſt point une peine. Laiſſons Milon dans cette diſpoſition d'eſprit que la nature lui a donnée. Pour vous, Meſſieurs, quels doivent être vos ſentimens ? Conſerverez-vous le ſouvenir de Milon & l'exilerez-vous en même tems ? J'implore votre ſecours, vous, vaillans hommes, qui avez répandu votre ſang pour la Patrie ; vous, Centurions, vous, Soldats, ſouffrirez-vous qu'en votre préſence & les armes à la main, on vous enleve un ſi Grand homme ? C'eſt par l'appui de ces braves Soldats que vous m'avez rappellé dans Rome, mon cher Milon, & je ne pourrai par leur moyen vous y retenir !

Conſervez-le parmi vous.

Vous l'eſtimez ;

C'eſt lui, c'eſt vous qui m'avez rappellé.

Quel crime ai-je donc commis, Meſſieurs, lorſque j'ai cherché, examiné, découvert, éteint la conjuration ? C'eſt néanmoins de-là que dérivent tous les malheurs qui m'ont accablé, moi, & les miens. Vous m'avez rétabli; mais je ne penſerai jamais que je le ſois, ſi je ſuis ſéparé de ceux qui ont opéré mon retour. Pourquoi les Dieux Immortels ne rendent-ils pas la vie à Clodius ? Je l'aimerois mieux, que d'éprouver une ſi triſte ſéparation. Non, dit Milon : Clo-

Ne puis-je pas obtenir de vous la conſervation de Milon ?

Que deviendrai-je ?

Je fais le ſouhait le plus affreux ;

Et Milon s'y oppoſe.

dius a ſubi le châtiment qu'il méritoit; ſubiſſons, s'il eſt néceſſaire, une peine que je ne mérite point.

Oſez, Meſſieurs, prononcer ce que vous penſez :

Y aura-t'il quelqu'un parmi vous, Meſſieurs, qui, par ſon jugement, banniſſe un homme que toutes les Villes ſe feront un honneur de recevoir? Finiſſons; Milon ne veut pas être défendu par les larmes. Je vous conjure, Meſſieurs, d'oſer mettre au jour ce que vous penſez; comptez que celui qui vous a tous choiſis, comme des hommes fermes, juſtes & ſages, approuvera que vous faſſiez uſage de votre fermeté, de votre ſageſſe & de votre juſtice.

Pompée l'exige de vous.

PERMISSION.

J'Ai lû, par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Manuſcrit intitulé, *Idée de l'Eloquence Romaine*, *&c.* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Nancy le 4^e^. Juillet 1753.

THIBAULT.

DISSERTATION

SUR

LA MANIERE D'IMITER

LES AUTEURS EXCELLENS.

PLAN.

Deux choſes pour imiter, 1°. Connoître les Auteurs excellens. 2°. Savoir en quoi ils ſont à imiter.

POUR imiter les Auteurs excellens, il faut premiérement les connoître; en ſecond lieu, ſavoir en quoi il les faut imiter.

Les Auteurs excellens ſont pour la Poëſie Epique, Homere & Virgile; pour la Tragédie, Sophocle, Euripide, parmi les Grecs; Corneille & Racine, parmi nous; pour la Comédie, Plaute, Terence & Moliere; pour la Satyre, Horace & Boileau; pour l'Ode, Horace, Rouſſeau, & Mr. le Franc; pour la Fable, Phedre & la Fontaine.

Les Auteurs excellens, ſont ceux que j'ai déſignés;

Pour l'Eloquence, Demoſthenes chez les Grecs, Ciceron chez les Romains; Bourdaloue & Maſſillon dans la Chaire, Patru, Gillet, Terraſſon & Cochin au Barreau. Pour

& beaucoup d'autres encore.

l'Hiſtoire, Herodote, Thucydide, Xenophon, Tite-Live, Salluſte, Ceſar chez les anciens, M. de Thou, M. Fleury, M. de Vertot, le Pere Berruyer, le Pere Daniel & M. Rollin. Ajoûtez beaucoup d'autres encore à tous ces grands Hommes que je viens de nommer.

Je ne parle que des Auteurs, pour la Litterature :

Je ne parle pas des Auteurs excellens dans les Sciences, comme la phyſique, la Théologie, la Juriſprudence & la Medecine, parce qu'en liſant ces Auteurs, on n'a point pour but préciſément l'imitation ; mais on cherche à ſe remplir des connoiſſances dont on a beſoin, ſuivant ſon état & ſa profeſſion.

Ce ſont ceux-là qu'on ſe propoſe d'imiter.

Voilà donc les Auteurs excellens dans la Littérature ; ce ſont ces Auteurs que l'on ſe propoſe d'imiter, pour former le diſcernement & l'élocution, pour donner à l'eſprit l'ordre & l'aménité, & le rendre par conſéquent capable de traiter avec grace tous les ſujets.

Voyons en quoi. On peut conſiderer dans l'Auteur excellent, 1°. Ses qualités communes à tout Auteur excellent ; 2°. Son caractere particulier ; 3°. Ses défauts.

Voyons à preſent en quoi il les faut imiter. Chaque Auteur excellent, dans quelque genre de Littérature que ce ſoit, peut être conſideré ſous trois aſpects. On peut enviſager ce qu'il a de commun avec tout Auteur excellent ; on peut chercher ſon caractére particulier ; on peut enfin examiner ſes défauts.

Il ne faut pas imiter ſes défauts.

On conçoit parfaitement qu'il ne faut pas imiter les défauts des Auteurs excellens ; car enfin quelque excellens qu'ils ſoient, ils étoient hommes, & conſéquemment ils ont des défauts. Ainſi l'on n'imitera pas les longs diſcours d'Homere, le phébus & les froides diſſertations de Corneille, les plaiſanteries baſſes de Plaute, la ſuperfluité des penſées de Moliere dans quelques unes de ſes Scenes, les digreſſions inſipides de la Fontaine dans quelques fables, les longueurs de Ciceron dans les Exordes de ſes premiers Plaidoyés, les raiſonnemens foibles de Patru, l'inutilité des Préfaces de Salluſte & ſon obſcure briéveté.

Le caractere particulier n'eſt pas l'objet de l'imitation,

A l'égard du caractere, chaque Auteur a le ſien. Corneille eſt porté à l'élevation ; Racine à la douceur. Demo-

ſthenes* eſt ſerré, véhément ; Ciceron plus inſinuant, plus étendus, Plaute eſt vif, Terence plus moderé, Moliére plus enjoué : Tite-Live eſt majeſtueux, détaillé, Salluſte plus concis. Ce caractére particulier de chaque Auteur n'eſt pas encore abſolument l'objet de l'imitation, parce qu'il dépend beaucoup du tempérament, & qu'il eſt difficile de plier ſon genie à celui d'un autre ; beaucoup moins doit-on imiter le ſtyle d'une façon ſervile, parce que chacun a ſa maniére de concevoir, & d'unir les mots pour exprimer ſes propres penſées.

parce qu'on ſe l'approprie difficilement.

En quoi donc faut-il imiter les Auteurs excellens ? La réponſe eſt qu'il faut les prendre pour modéle dans ce qui fait qu'ils ſont excellens.

Que faut-il donc imiter ?

Trois choſes conſtituent l'Auteur excellent ; l'ordre, le détail & l'expreſſion. L'Auteur médiocre ne connoit ni la perfection de l'ordre, ni la juſteſſe & la nobleſſe du détail, ni la clarté & la proportion de l'expreſſion. *L'Auteur excellent diviſe ſon ſujet, ſans en négliger la moindre partie ; il détaille noblement & avec diſcernement ; il preſente ſes penſées lumineuſement & d'une maniére proportionnée :* Et c'eſt là ce qu'il faut imiter dans les Auteurs excellens.

Trois choſes :

1°. La beauté de l'ordre ;
2°. La nobleſſe & la juſteſſe du détail ;
3°. La clarté & la proportion de l'expreſſion.

I. §. ORDRE DU SUJET.

I. §. Ordre du sujet.

Sans Ordre nulle beauté dans la Nature. Sur ce principe, l'ordre que ſuit un Auteur excellent eſt tantôt ſenſible, tantôt caché. S'il forme un Poëme épique, ou une piéce de Théâtre, il arrange ſon ſujet d'une façon ſi naturelle & ſi variée, que le fil de l'action s'apperçoit toujours ſans peine, & toujours avec plaiſir. Si c'eſt un Diſcours, il diviſe ſa matiére avec briéveté, ſans gêne & ſans affectation.

L'auteur excellent ſuit differens ordres, ſuivant la nature des ouvrages.

Mais après avoir diviſé d'une maniére générale, l'Auteur excellent trouve encore ſa matiére compoſée : il la ſous-diviſe, tantôt en l'annonçant, & tantôt ſans en avertir ;

Après la diſtribution générale, il partage de nouveau, avec diſcernement.

* Il ne faut pas juger de Demoſthenes par la Traduction de M. Toureil, il y eſt défiguré.

mais il place ces parties ſubordonnées, ſuivant qu'elles peuvent faire un meilleur effet. Souvent il va par dégré, ſans cependant jamais rien préſenter de foible au commencement. Quelquefois, comme un habile Général, il ſépare ce qu'il a de plus fort, il en place la moitié à la tête, & l'autre moitié à l'extrémité, & range ce qu'il a de plus foible au milieu.

L'Auteur médiocre réuſſit aſſez dans les Diviſions & les Sous-diviſions ;

L'Auteur médiocre va quelquefois juſques-là : mais où il échouë, c'eſt à l'ordre des penſées. Oüi, l'Auteur médiocre invente communément aſſez bien, il diviſe & ſous diviſe d'une maniére aſſez raiſonnable ; mais l'ordre des penſées eſt la pierre d'achopement pour lui. * Il n'eſt pas inſtruit d'un point eſſentiel qui eſt que les penſées doivent toujours faire partie ou d'un fait ou d'un raiſonnement.

Mais il échouë à l'ordre des penſées.

L'Auteur excellent, dans les faits, range les penſées ſuivant le progrès de l'événement.

Dans les Raiſonnemens, il varie l'ordre de ſes penſées, ſelon leur nature & leur rapport.

Au contraire avec ce principe, voici ce que pratique l'Auteur excellent. Si les penſées ſont partie d'un fait, l'Ecrivain dont nous parlons, ſuit le progrès de l'événement ; il fait marcher ſes penſées de pair avec lui. Si les penſées doivent compoſer un raiſonnement, tantôt il les ſoutient l'une par l'autre ; & tantôt, ſi elles ne peuvent ſe rapporter toutes entre elles, quoique toutes enſemble elles forment une démonſtration, il les diſtribuë en différentes claſſes, & les range ſuivant ſon diſcernement. Mais il évite deux défauts ; le premier ; il ne placera jamais une penſée générale après une penſée particuliére. Le ſecond ; il n'effacera point par une penſée foible une image déja formée.

Mais ce n'eſt qu'après que l'imagination eſt réfroidie, qu'il examine ſes penſées.

Mais quand eſt-ce qu'il réfléchit ſur cet arrangement des penſées ? Ce n'eſt qu'après que l'imagination les a produites. Auparavant il laiſſe agir tout le feu de ſon eſprit. Eſt-il ralenti ? C'eſt alors qu'il repaſſe avec tranquillité ſur toutes ſes productions, afin de leur donner à chacune la place qui lui convient.

Les trois ordres feront donc l'objet de notre imitation dans les Auteurs excellens.

C'eſt donc d'abord cet ordre merveilleux que je dois imiter, *ordre général*, *ordre des parties principales*, *ordre des*

* *Sententiæ ſuam compoſitionem habent, & ad rem accommodatum ordinem.* Cicero de optimo genere Oratorum.

penſées.

penſées. * Mais cet ordre ſuppoſe un ſujet qui ſe développe. N'y a-t'il pas ſur la nature du développement des obſervations à faire dans les Auteurs excellens ?

II. §. DETAIL DU SUJET.

DETAIL DU SUJET.

La ſeconde choſe qui diſtingue l'excellent Ecrivain, c'eſt le détail, *mais un détail propre, noble & judicieux.*

L'excellent Ecrivain fait un détail propre, noble & judicieux.

L'homme admirable que nous imaginons, plein de ſa matiére qu'il poſſéde ſans le moindre embarras, n'a d'autre but que de la montrer ; *rem oſtendere.* C'eſt à la bien développer que tendent toutes ſes forces & tous ſes ſoins. Tout ce qu'il a d'eſprit, de diſcernement & d'imagination, tout agit pour expoſer au jour les penſées que le lecteur ou l'auditeur ſemble déſirer.

Il s'applique uniquement à développer ſon Sujet.

Eſt-ce un fait ? toutes les circonſtances arrivent ; les images & les paſſions ſont manifeſtées ; il ſemble que l'on voit, que l'on entend ; ce n'eſt plus un fait raconté, c'eſt un Tableau animé. Mais les couleurs & les nuances ſont différentes, ſuivant la diverſité des faits Hiſtoriques ou Poëtiques. L'excellent Ecrivain ne laiſſe point aller ſon imagination au de-là de la vérité quand il peint en Hiſtorien, ni au de-là du vraiſemblable, quand il travaille en qualité de Poëte. Toujours guidé par ſon diſcernement, il eſt plus ſévére s'il manie des faits Oratoires ou Dogmatiques. Il ne ſouffre jamais que les circonſtances qui ſervent de baſe aux preuves ou aux déciſions ſoient étouffées, ou obſcurcies par des ornemens inutiles ou mal placés. La vraie beauté pour lors c'eſt le néceſſaire ſimplement & nettement exprimé. C'eſt ainſi qu'il développe les faits.

Si ce ſont des faits, il en forme des tableaux particuliers ;

Mais avec différentes couleurs, ſuivant la diverſité des faits.

Dans les faits Oratoires & Dogmatiques, il ne préſente que le néceſſaire.

Pour les raiſonnemens, il ne s'en permet aucun qui n'approfondiſſe ſon ſujet. Mais auſſi ce ſont ceux-là qu'il expoſe avec vérité, avec énergie, avec feu. Ici il monte de propoſition en propoſition : C'eſt un Architecte qui éléve une Colomne compoſée de pluſieurs pierres. Là il ſe répand & ſe

Si ce ſont des raiſonnemens, il ne ſaiſit que ceux qui approfondiſſent ;

Mais il les expoſe avec varieté.

* Voyez le Traité ſur la Maniere de lire, tom. 1. *pag.* 418. *& ſuiv.*

diviſe en une multitude de penſées : C'eſt un fleuve qui coule & ſe partage en differens canaux. Plus loin il tire des conſéquences d'une propoſition démontrée : C'eſt un guerrier qui lance ces traits de tous côtés.

Le détail des faits & des Raiſonnemens eſt noble :

Mais ce détail des faits & des raiſonnemens, eſt toujours noble & ſimple, quelquefois majeſtueux, mais il n'eſt jamais bas & rampant. L'excellent Ecrivain ſait en effet que les baſſes circonſtances déplaiſent. C'eſt ſur cette répugnance naturelle que le Rheteur Longin reprochoit à l'Hiſtorien Théopompe la deſcription détaillée des vaiſſeaux remplis de ragouts & des ſacs pleins de papiers & d'uſtencilles de Cuiſine, preſentés au Roi de Perſe, à ſon entrée en Egypte. C'eſt ſur le même principe, que Boileau blâme St. Amand de s'amuſer à décrire les poiſſons étonnés, à la vuë des Hebreux marchants à pié ſec entre deux montagnes d'eau.

Il rejette toute circonſtance baſſe.

Son détail eſt judicieux.

L'excellent Ecrivain va encore plus loin. Son détail, même dans les choſes néceſſaires, eſt toujours judicieux. Il ſait où il faut commencer & finir un fait, développer & terminer un raiſonnement. Il appuie ſur ce qui fait le capital, il le ſaiſit, afin de ne point l'échapper ; mais ce n'eſt qu'en paſſant, qu'il préſente certains faits ; trois mots ſuffiſent quelquefois pour faire impreſſion. Un raiſonnement formé ſimplement & ſans détail ſera d'autrefois plus convaincant. C'eſt la route du cœur qu'il faut ſuivre, pour plaire & pour perſuader ; & c'eſt en quoi l'Auteur excellent ne ſe trompe jamais. Il ſe ſonde lui-même, il médite, il juge & s'aſſure du ſuccès.

Il ſait ce qu'il faut développer & ce qu'il faut reſſerrer.

Concluons :

J'imiterai le développement propre, noble & judicieux de l'Auteur excellent.

Quelle conſéquence tirerons-nous de tout cela ? point d'autre que celle-ci. *Voilà donc le développement que j'imiterai, toutes les fois que j'aurai un ſujet à traiter : un développement propre & particulier au ſujet, un développement noble, un développement judicieux.* Mais comment m'exprimerai-je ? C'eſt encore l'Auteur excellent qui me l'apprendra.

II. §. Expression.

III. §. EXPRESSION.

L'Ecrivain que nous caractériſons excelle dans l'expreſſion.

Convaincu que les mots ne ſont que des ſons auſquels on a attaché des idées, il ne parle que parce qu'il penſe : Les penſées amenent les mots, & ils ſont aſſez ornés, à ſon gré, dès qu'il ſemble que c'eſt la choſe même qui les a enfantés. (a) De-là vient que tout Auteur excellent a le ſtyle aiſé. Voyez Phedre, Térence, Céſar, Virgile, Tite-Live, Ciceron ; en les liſant ces modéles, on eſt ſaiſi, ravi, tranſporté. Nous ne ſongeons point aux Auteurs qui s'expriment ; nous ne ſommes frappés que de la choſe même ; & c'eſt elle toute ſeule qui ſe grave dans l'eſprit.

L'excellent Ecrivain ne s'énonce que par ce qu'il a penſé.

De là le ſtyle aiſé.

L'Auteur médiocre nous diſtrait du ſujet, il nous rappelle à ſa perſonne, il nous embarraſſe par ſes expreſſions énigmatiques, par ſes oppoſitions forcées : il veut ſurprendre nôtre admiration, & nous déguiſer ſa ſtérilité. Quelle difference d'homme à homme ! A cette aiſance & cette clarté qui nous charme dans l'Auteur excellent, vous voyez joindre l'exactitude, l'énergie, la variété & la proportion.

L'Auteur médiocre nous diſtrait du ſujet.

L'expreſſion de l'Auteur excellent eſt correcte,

L'exactitude ; tout eſt correct, on ne peut rien retrancher ni diminuer. L'énergie ; l'Auteur excellent peint juſques dans les raiſonnemens. La variété ; il coupe ſa phraſe, il la lie, il en diverſifie la forme en toute maniére ; il flatte l'oreille, ſans nuire à la raiſon. La proportion : (b) ſuivant les choſes, les perſonnes, les tems & les lieux, il s'éleve, il s'abbaiſſe ; il eſt ſimple, il eſt majeſtueux ; il eſt fin, il eſt naïf ; il eſt preſſant, il ſemble céder. Vous appercevez mille autres changemens toujours proportionnés ; mais vous n'appercevez jamais qu'il veüille montrer ſon eſprit ; par tout c'eſt le ſujet qui ſe développe, & l'expreſſion finit avec le ſujet.

Energique,

Variée,

Proportionnée.

Mais n'eſt-il pas difficile d'atteindre à cette perfection des Auteurs excellens que l'on veut imiter. Oüi ; ſi on les lit ſuperficiellement ; mais l'attention, la bonne volonté, le travail, la conſtance, en un mot l'analyſe continuelle & raiſonnée garantiſſent le ſuccès.

Pour arriver à cette perfection, & à toute autre, il faut un travail conſtant.

(a) *Sententia vi ſuâ verba parient, quæ ſemper ſatis ornata mihi quidem videri ſolent, ſi ejuſmodi ſunt ut ea res ipſa peperiſſe videatur.* Ciceron, au 2. Liv. *De Oratore.*

(b) La pureté, la clarté & la proportion du Style ſont traitées au long dans le ſecond Vol. De la Maniere de lire.

ECLAIRCISSEMENS DE QUELQUES PRINCIPES DE LA DISSERTATION SUR L'IMITATION.

PLAN.

PRINCIPE.

Diviſion ſimple & ſans affectation.

DEMONSTRATION.

Je diviſerai ma Cauſe d'une maniére ſenſible, parce que je le puis.

Propoſition principale.

Nævius n'a jamais poſſédé les biens de Quintius en vertu de l'Edit du Préteur.

PRINCIPE.

L'excellent Ecrivain diviſe ſa matiére avec briéveté, ſans gêne, & ſans affectation d'eſprit.

DEMONSTRATION.

JE ferai aujourd'hui, HORTENSIUS, ce que j'ai remarqué que vous faiſiez; je diviſerai ma Cauſe d'une maniére ſenſible. Vous n'y manquez jamais, parce que vous le pouvez; pour moi, je le ferai, parce que je penſe que je puis y réuſſir. C'eſt la Cauſe qui m'en fournit aujourd'hui le moyen; & c'eſt le talent naturel qui vous en donne toujours l'avantage. Je me preſcrirai certaines limites que je ne paſſerai pas, quand même je le voudrois. Par-là j'aurai devant les yeux les points de mon diſcours; Hortenſius ſaura les objets auxquels il devra répondre; & vous, MESSIEURS, vous verrez d'avance quel ſera le ſujet de votre attention.

Nous diſons, Sextus Nævius, que vous n'avez jamais été envoyé en poſſeſſion des biens de Quintius, en vertu de l'Edit du Préteur: Voilà l'objet capital de notre conteſtation. *Je montrerai en premier lieu que vous n'aviez aucune raiſon de demander au Préteur d'être mis en poſſeſſion des biens de Quintius: En ſecond lieu, que vous ne pouviez les poſſéder en vertu de l'Edit: En troiſiéme lieu, que réellement & de fait vous ne les avez jamais poſſédés.*

Je vous ſupplie, Meſſieurs, de vous graver profondé-

ment dans l'eſprit ce que j'ai promis d'exécuter. Vous ſaiſirez facilement toute la cauſe, ſi vous voulez bien vous ſouvenir des trois objets que j'ai propoſés, & votre exactitude me rappellera aiſément, ſi j'oſois ſortir du cercle dans lequel je me ſuis moi-même enfermé. *Je dis donc que Nævius n'a eu aucune raiſon de demander au Préteur d'être envoyé en poſſeſſion des biens dont il s'agit ; je dis qu'il n'a pu les poſſéder en vertu de l'Edit ; je dis qu'en effet il ne les a jamais poſſédés.* Lorſque j'aurai diſcuté ces trois points, je finirai.

Diviſion de l'Exorde du Plaidoyé de Ciceron pour Quintius.

Diviſion.
1°. Nulle raiſon de demander la poſſeſſion.
2°. Nulle poſſeſſion en vertu de l'Edit.
3°. Nulle poſſeſſion de fait.

PRINCIPE.

PRINCIPE.

L'excellent Ecrivain en racontant ſuit le progrès de la choſe ; il répand les images qui ſortent du ſujet. Ce n'eſt pas un fait raconté, c'eſt un tableau animé.... il retranche toute digreſſion inutile.

Un fait eſt un Tableau.

DEMONSTRATION.

DEMONSTRATION.

Trois Parties principales.

Le Phaéton d'une Voiture à foin
Vit ſon char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain ſecours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain Canton de la Baſſe-Bretagne,
Appellé Quimpercorentin.
On ſait aſſez que le deſtin
Adreſſe là les gens, quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préſerve du voyage.
Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteſte & jure de ſon mieux,
Peſtant en ſa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ſes chevaux,
Contre ſon char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
Sont ſi célébres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide moi : ſi ton dos

1°. L'embarras du Voiturier,

Et ſa priere.

A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.

2°. Le conſeil qu'on lui donne, & ſon exécution.

2. Sa priére étant faite, il entend dans la nuë
Une voix qui lui parle ainſi:
Hercule veut qu'on ſe remuë,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient:
Ote d'autour de chaque rouë
Ce malheureux mortier, cette maudite bouë,
Qui juſqu'à l'eſſieu les enduit.
Prens ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit,
Comble-moi cette orniére. As-tu fait? oui, dit l'homme.

3°. Le ſuccès.

3. Or bien je vas t'aider, dit la voix; prend ton foüet.
Je l'ai pris. Qu'eſt ceci? mon char marche à ſouhait,
Hercule en ſoit loüé. Lors la voix: tu vois comme
Tes chevaux aiſément ſe ſont tirés de-là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera. LA FONTAINE.

PRINCIPE.

PRINCIPE.

Propoſitions ſucceſſives dans le Raiſonnement.

L'Ecrivain dont nous parlons, développe quelquefois ſes raiſonnemens par des propoſitions ſucceſſives: Les penſées vont par gradation.

DEMONSTRATION.

DEMONSTRATION.

Un Prince qui donne de belles eſpérances, recevra ce diſcours avec plaiſir.

UN Prince qui dès ſon enfance fait naître les plus belles eſpérances, recevra ſans doute avec plaiſir un diſcours qui renferme les moyens faciles & ſolides de bien augurer d'un Prince enfant.

I. Ce diſcours contient quelque choſe auſſi grand que vous.

I. Je vous l'offre ce diſcours, SIRE; C'eſt peu de choſe, ſi vous conſidérez l'ouvrage de l'Auteur; mais c'eſt beaucoup, ſi vous enviſagez ce qu'il contient. C'eſt quelque choſe d'auſſi grand que Votre Majeſté.

II. C'eſt vous-même, c'eſt quelque choſe de plus;

II. Je vous offre en effet vous-même à vous-même; bien plus, & je le dis hardiment, c'eſt quelque choſe de plus grand.

III. Parce que je ne vous repréſente pas ſeulement tel que vous êtes, mais encore tel que vous ſerez, lorſque les grandes qualités que vous avez reçuës de la nature auront pris l'accroiſſement avec les années.

III. Vous êtes repréſenté tel que vous ſerez, lorſque vos qualités auront reçu l'accroiſſement.

IV. Car quoique la vertu vienne aux Bourbons, comme aux Céſars, avant le tems ordinaire, elle croîtra néanmoins, lorſque vous croîtrez, & vous préſentera un jour à l'Univers, comme un très-grand Roi, & tel que nos conjectures vous peignent aujourd'hui.

IV. La vertu croîtra, & vous préſentera à l'Univers, comme un très-Grand Roi.

P. Porée, *Epitre dédicatoire à* Louis XV.

PRINCIPE.

PRINCIPE.

Quelquefois il développe par des propoſitions particulières renfermées dans une propoſition générale . . . il peint juſques dans les raiſonnemens.

Propoſitions particulieres, & peinture dans le Raiſonnement.

DEMONSTRATION.

DEMONSTRATION.

Mais de blâmer des Vers ou durs ou languiſſans,
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens,
De railler un plaiſant qui ne ſait pas nous plaire,
C'eſt ce que tout Lecteur eut toujours droit de faire.

Tout le monde a droit de cenſurer un Auteur;

Tous les jours à la Cour un ſot de qualité
Peut juger de travers avec impunité.

Un Homme de qualité, à la Cour,

A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le clinquant du Taſſe à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila;

Un Clerc au Théâtre,

Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les Vers de Corneille.
Il n'eſt Valet d'Auteur, ni Copiſte à Paris,

Un Valet d'Auteur à Paris :

Qui, la balance en main, ne péſe les écrits.
Dès que l'Impreſſion fait éclorre un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete:
Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,

Et la raiſon, c'eſt parce que tout Auteur ſe livre à la cenſure, en ſe faiſant imprimer.

Et ſes Ecrits tous ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux dans une humble Preface,
Au Lecteur qu'il ennuie a beau demander grace ;
Il ne gagnera rien ſur ce juge irrité
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire ?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire ?

BOILEAU 9. *Satyre.*

Je puis donc auſſi cenſurer.

PRINCIPE.

Conſequences d'une Propoſition démontrée.

PRINCIPE.

Quelquefois auſſi il développe ſes raiſonnemens par des conſéquences qui ſortent d'une propoſition évidente ou démontrée.

DEMONSTRATION.

Vous êtes élevé à la ſouveraine Magiſtrature : Donc, concluez-vous, je dois la ſoutenir par l'éclat extérieur.

Et moi je conclus: Donc vous devez y briller par la ſcience & par la vertu; être au Public, veiller ſur vous & ſur tous ceux que vous employez.

DEMONSTRATION.

VOus êtes dans la ſouveraine Magiſtrature ; & de-là voici les conſéquences que vous tirez : Je dois donc avoir une Maiſon ſuperbe, être aſſis à une Table délicatement ſervie, briller par les équipages les plus magnifiques: je dois offrir dans tout mon extérieur un air de gravité qui en impoſe ; c'eſt par-là que je ſoutiendrai ma Dignité. Et moi qui vous écoute, je reprens : Vous êtes élevé à la ſouveraine Magiſtrature ; donc vous devez y briller ſinguliérement par la ſcience & par la probité ; vous n'êtes donc pas à vous-même, mais au public ; vous devez donc être laborieux, égal, affable, déſintéreſſé. Vous devez donc veiller non ſeulement ſur vous, mais encore ſur tous ceux qui ſous vous participent à votre autorité.

Lettre d'un Gentilhomme Anglois.

PRINCIPE.

PRINCIPE.

L'excellent Ecrivain en formant ſes raiſonnemens, examine ſi les penſées peuvent ſe rapporter. Si cela ne ſe peut, il les diſtribue en differentes claſſes & les range ſuivant ſon diſcernement.

Différentes claſſes de penſées dans le Raiſonnement.

DEMONSTRATION.

DEMONSTRATION.

SAvans ou ignorans, nous nous mêlons tous de Poëſie. Voyez néanmoins combien cette erreur & cette legère folie a d'utilité.

Utilité du Poëte; pourquoi?

I. Un Poëte n'eſt pas ordinairement avare; il aime les vers; c'eſt-là ſa ſeule inclination. Tout le reſte il le compte pour rien; perte de biens, fuite d'eſclaves, incendie de maiſons. Il ne fraude ni aſſocié ni pupille; il vit de légumes & de pain groſſier.

I. Caractère droit & déſintéreſſé.

II. Quoiqu'il ne ſoit point propre pour la guerre, il ſert dans l'Etat. Vous conviendrez avec moi que ce qu'il y a de plus important eſt ſouvent ſoutenu par les petites choſes; le Poëte rectifie la prononciation tendre & embarraſſée du jeune enfant: Bientôt après il le détourne des diſcours dangereux: Enſuite il forme ſon cœur par des avis ſalutaires; il corrige la rudeſſe, l'envie, la colère; il préſente à tous des exemples de vertu, & il les fait paſſer juſqu'à la poſtérité qu'il inſtruit. Le pauvre & l'affligé y trouvent leur conſolation.

II. Inſtruction donnée.

III. L'innocente jeuneſſe où prendroit-elle ſes prieres, ſi la Muſe ne lui fourniſſoit un Poëte? Le Chœur implore le ſecours des Dieux, il en ſent la puiſſante protection. C'eſt par des prieres touchantes qu'il fait deſcendre la pluie du ciel, qu'il détourne les maladies, qu'il éloigne les dangers dont il eſt ménacé: Il obtient la paix & l'abondance de tous les biens. C'eſt par les vers que l'on appaiſe les Dieux du Ciel & des enfers. Horace, *Epître à Auguſte.*

III. Prieres publiques formées.

PRINCIPE.

Paſſions bien maniées.

PRINCIPE.

Il fait parler les perſonnes, ſuivant leurs caractères, conformément à leurs ſituations; c'eſt là manier finement les paſſions; c'eſt le feu.

DEMONSTRATION.

DEMONSTRATION.

Trois Parties principales.

1°. Le portrait d'un mari parfait, ſuivant l'idée d'une fille fière.

Certaine fille un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait & beau, d'agréable manière;
Point froid & point jaloux: Notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit auſſi
Qu'il eût du bien, de la naiſſance,
De l'eſprit, enfin tout: Mais qui peut tout avoir?
Le Deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir:
Il vint des Partis d'importance.

II. Les dédains de la belle;

II. La belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
Quoi moi? Quoi ces gens-là? L'on radote, je penſe;
A moi les propoſer! Hélas! Ils ſont pitié.
Voyez un peu la belle eſpece!

A l'égard des bons Partis,

L'un n'avoit en l'eſprit nulle délicateſſe,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout; car les précieuſes
Font deſſus tout les dédaigneuſes.

A l'égard des mediocres.

Après les bons Partis, les mediocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.
Elle de ſe moquer. *Ah vraiment je ſuis bonne*
De leur ouvrir la porte: Ils penſent que je ſuis
Fort en peine de ma perſonne.
Graces à Dieu, je paſſe les nuits
Sans chagrin, quoi qu'en ſolitude.

III. Le déchet inſenſible de ſa beauté,

La Belle ſe ſut gré de tous ces ſentimens.
III. L'âge la fit déchoir: Adieu tous les amans.

Un an ſe paſſe, & deux avec inquiétude,
Le chagrin vient enſuite : Elle ſent chaque jour
Déloger quelque ris, quelque jeu, puis l'amour :
Puis ſes traits choquer & déplaire :
Puis cent ſortes de fard. Ses ſoins ne purent faire
Qu'elle échappât au tems, cet inſigne larron.
Les ruines d'une maiſon
Se peuvent réparer : Que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage !
Sa précioſité changea lors de langage,
Son miroir lui diſoit : Prenez vîte un mari :
Je ne ſai quel deſir le lui diſoit auſſi :
Le deſir peut loger chez une précieuſe :
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aiſe & tout heureuſe
De rencontrer un malotru.

La Fontaine.

Et l'extrêmité où elle eſt réduite.

PRINCIPE.

PRINCIPE.

L'excellent Ecrivain ne parle que parce qu'il penſe, convaincu qu'il eſt que les mots ſont les images des penſées. Son expreſſion eſt aiſée, claire, quelquefois douce, quelquefois rapide, preſſante, animée.

Expreſſion claire & proportionnée.

DEMONSTRATION.

DEMONSTRATION.

CIceron dans la ſeconde Philippique dit à Marc-Antoine :

Mais, dites-vous, j'ai reçu de vous un bienfait. Quel eſt-il ? Quoiqu'il en ſoit, j'ai toujours fait connoître ma reconnoiſſance, par rapport à la choſe même que vous me reprochez d'avoir oubliée. J'ai mieux aimé reconnoître que je vous avois obligation, que de paroître trop peu reconnoiſſant à celui-même qui ne ſeroit pas inſtruit.

J'ai été reconnoiſſant de ce que vous appellez bienfait.

Mais encore quel eſt donc ce bienfait ? Eſt-ce parce que

Ce que vous qualifiez

de la ſorte, n'eſt point un bienfait.

Vous ne pouviez me faire mourir.

Ce ne ſeroit tout au plus que le bienfait des Voleurs.

Si c'étoit un bienfait, Brutus & Caſſius n'auroient pas été loués d'avoir aſſaſſiné leur conſervateur.

* Mauvais raiſonnement. Ce n'eſt pas un bienfait; c'eſt un crime que vous vous êtes épargné.

Mais ſoit: En quoi ai-je été peu reconnoiſſant?

J'ai parlé avec modération, quand je me ſuis plaint de vous.

vous ne m'avez pas fait maſſacrer à Brindes? Céſar, tout vainqueur qu'il étoit, Céſar dont vous n'étiez que le premier favori, ne m'avoit-il pas accordé la vie? Ne m'avoit-il pas permis de revenir en Italie? Et pouviez-vous après cela me faire mourir.

Je veux que vous l'ayiez pu: N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle le bienfait des voleurs, qui ſe vantent d'avoir donné la vie à ceux à qui ils ne l'ont point ôtée. * *Et ſi c'étoit là une faveur, jamais ceux qui ont tué leur conſervateur, ceux que vous qualifiez d'Hommes Illuſtres, n'auroient pu mériter une ſi grande réputation.*

Quel bienfait, de ce que vous ne vous êtes point ſouillé d'un noir attentat! En cela même je ne dois pas avoir tant de plaiſir de n'avoir pas été tué par vos ordres, que de chagrin de ce que vous l'avez pu faire avec impunité.

Mais enfin ſuppoſons que ce ſoit un bienfait, puiſque c'eſt le plus grand qu'on puiſſe recevoir d'un voleur: En quoi pouvez-vous m'accuſer de ne l'avoir pas reconnu? Ai-je dû ne pas me plaindre de la ruine de la République, de peur de paroître ingrat envers vous? Mais dans cette plainte lamentable où je me ſuis laiſſé aller, dans cette plainte qui étoit néceſſaire, à cauſe du rang où le Sénat & le Peuple Romain m'ont placé, qu'ai-je dit contre vous qui reſſentît l'inſulte? Avec quelle modération, avec quelle amitié même ne me ſuis je pas exppliqué?

PRINCIPES GENERAUX

PRINCIPES GENERAUX

Pour juger ſainement d'un Ouvrage.

PRINCIPES GENERAUX pour juger.

1°. Vérité.

2°. Ordre.

1°. Y A-t'il du vrai? Le fait eſt-il véritable, réellement ou poëtiquement? Le raiſonnement eſt-il bon concluant?

2°. Le vrai eſt-il développé avec ordre, ou réduit avec préciſion?

3°. Le vrai eſt-il préſenté avec les images qui ſortent naturellement du ſujet, ſans ſuperfluité de penſées & de mots? — 3°. Energie.

4°. Le vrai eſt-il animé par les mouvemens de l'ame proportionnés au ſujet? — 4°. Feu.

DEMONSTRATION

Des conſéquences qu'on tire de la définition du Raiſonnement.

Définition du Raiſonnement. — Définition du Raiſonnement.

Définition du Raiſonnement : *Le Raiſonnement eſt une vérité tirée d'une autre vérité.* — *Vérité d'une vérité.*

CONSEQUENCES De cette Définition.

CONSEQUENCES de la Définition.

1°. Donc le raiſonnement conſiſte eſſentiellement dans deux propoſitions exprimées ou ſouſentenduës : Voici quatre raiſonnemens dans deux vers & demi du premier Chant de Boileau. — 1°. Donc deux Propoſitions,

1. *Ce mot me ſemble froid ;*
Je le retrancherois. 2. *C'eſt le plus bel endroit.*
3. *Ce tour ne me plaît pas.* 4. *Tout le monde l'admire.*

2°. Donc les deux propoſitions doivent être vrayes. — 2°. Vrayes,

3°. Donc l'une doit ſortir de l'autre. — 3°. L'une de l'autre,

4°. Donc il y en a une qui démontre, & l'autre qui eſt démontrée ; l'une s'appelle principe, & l'autre conſéquence. — 4°. L'une démontrante, l'autre démontrée,

5°. Donc les deux vérités doivent être évidentes par elles-mêmes, ou démontrées. — 5°. Toutes deux évidentes ou juſtifiées.

6°. Donc quand les vérités ne ſont pas évidentes, le raiſonnement reçoit pluſieurs autres propoſitions ; les unes qui prouvent le principe, & les autres la liaiſon de la conſéquence au principe. — 6°. Sans évidence, néceſſité de les établir, & delà d'autres Propoſitions.

7°. Propoſitions ajoutées, ſource de Raiſonnemens nouveaux.

7°. Donc quand il y a pluſieurs propoſitions à démontrer, ſoit pour juſtifier la vérité du principe, ſoit pour établir la liaiſon de la conſéquence au principe, cette multitude de propoſitions différentes forme de nouveaux Raiſonnemens.

8°. Arrangement de ces nouvelles Propoſitions, ordre par conſéquent.

8°. Donc quand il y a ainſi multitude de propoſitions nouvelles, il y a un arrangement à faire; donc il faut de l'ordre dans les raiſonnemens.

9°. Inutilité de preuves ſi l'une des vérités eſt évi dente; donc preuve de la Propoſition conteſtée.

9°. Donc il y a inutilité de propoſitions, quand on s'applique à prouver l'une des vérités qui eſt évidente : Donc il ne faut s'attacher qu'à la propoſition qui ſouffre difficulté, & ne rien dire ſur ce qui eſt évident & convenu.

10°. Perſuaſion, but du Raiſonnement; agitation diverſe de l'eſprit, donc feu divers.

10°. Donc le but du raiſonnement eſt de perſuader ou ſoi-même, ou les autres; & pour perſuader, l'eſprit s'agite en différentes maniéres, & manifeſte ſon émotion : Donc il y a du feu & différens dégrés de chaleur dans le Raiſonnement.

11°. Force, liaiſon des deux vérités :

Vice, fauſſeté du Principe ou défaut de liaiſon.

11°. Donc la force du Raiſonnement réſulte de la liaiſon des deux vérités : Donc le vice du Raiſonnement conſiſte ou dans la fauſſeté du principe, ou dans le peu de liaiſon qu'il y a entre le principe & la conſéquence.

Toutes ces conséquences ſe trouvent développées dans le Traité du Raiſonnement, *pag. 81.* & ſuivantes du tom. II. de la Maniere de lire.

PERMISSION.

J'Ai lu, par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Manuſcrit intitulé, *Maniere d'imiter les Auteurs excellens, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Nancy le 5e. Août 1753.

THIBAULT.